

Positions subjectives données comme psychotiques (théorie synoptique des psychoses)

Sommaire

1. Il n'y a qu'une seule structure du sujet
 - 1.1. La structure du sujet
 - 1.1.1. Construction structurale
 - 1.1.2. La structure du langage
 - 1.1.3. La structure de l'inconscient
 - 1.1.4. La structure du sujet
 - 1.2. Variations dans la structure
 - 1.2.1. Symptomatologie extrinsèque
 - 1.2.1.1. Théorie freudienne de la cure
 - 1.2.1.2. Théorie lacanienne de la cure
 - 1.2.1.3. La transformation structurale
 - 1.2.2. Symptomatologie intrinsèque
 - 1.2.3. Tableau de ces variations
 - 1.2.3.1. Névroses et perversions
 - 1.2.3.2. Psychoses
 - 1.2.3.3. Autisme
 - 1.2.4. Littoralité
2. La dite pathologie
 - 2.1. La raison forclusive de la position psychotique
 - 2.1.1. La forclusion n'est pas ce qu'on en transmet
 - 2.1.2. Dynamique de la structure
 - 2.1.3. La forclusion du Nom-du-Père n'est pas tout
 - 2.1.3.1. Les autres forclusions
 - 2.1.3.2. La forclusion ne vaut pas pour toute négation
 - 2.1.3.3. La forclusion passe sous les autres négations
 - 2.1.3.4. La dialectique intension-extension
 - 2.2. La valeur objectale de la forclusion
 - 2.2.1. Le jugement de rejet
 - 2.2.2. Le substantif
 - 2.2.3. L'objet
 - 2.2.4. Le thème
 - 2.2.5. Le prédicat
 - 2.2.6. L'écrit
 - 2.2.7. Le littoral
 - 2.2.8. La cote de valeur
 - 2.2.9. L'objet incontournable : le plus-de-jour

3. Modes variables d'extensivité de la structure. Leurs pathogénies spécifiques

- 3.1. Le lien du sujet à l'Autre
 - 3.1.1. L'aliénation
 - 3.1.2. Le lien à l'Autre réel
 - 3.1.3. Le lien à l'Autre symbolique
 - 3.1.3.1. La part du propositionnel
 - 3.1.3.2. La part linguistique
 - 3.1.3.3. L'effet de sens psychotique
 - 3.1.4. Le lien à l'Autre imaginaire
 - 3.1.5. Topologie du sujet et de l'Autre
- 3.2. L'abord signifiant de la structure et de la symptomatologie
 - 3.2.1. Les effets de signifié
 - 3.2.2. Métonymie et métaphore
- 3.3. La négation psychotique
 - 3.3.1. Discordance et forclusion
 - 3.3.2. La chaîne des négations
 - 3.3.2.1. La forclusion
 - 3.3.2.2. La dénégation
 - 3.3.2.3. Le démenti
 - 3.3.2.4. Dédit et renoncement
- 3.4. L'objet
 - 3.4.1. Schizophrénie
 - 3.4.2. Paranoïa
 - 3.4.3. Automatisme mental
- 3.5. Les quanteurs de la sexuation
 - 3.5.1. Les spécifications existentielles
 - 3.5.2. La question de l'universel
 - 3.5.2.1. La fonction du délire
 - 3.5.2.2. Les trajets « délirants »
 - a. Le délire protéiforme
 - b. Le délire interprétatif
 - c. Le délire hallucinatoire
 - 3.5.2.3. Le rapport à l'objet
- 3.6. La structure de l'écrit
 - 3.6.1. La fonction littorale
 - 3.6.2. La valeur de la lettre et la forme du caractère
- 3.7. L'œdipe
- 3.8. Retour sur la modalité

4. Sortie de la position psychotique

- 4.1. Conceptions théoriques de la sortie du coinçage
 - 4.1.1. Débloquer la fixation extensionnelle
 - 4.1.1.1. Depuis la fixation extensionnelle
 - a. Aliénation
 - b. Vérité
 - c. Transfert
 - 4.1.1.2. Quitter le délire
 - a. Depuis l'Autre
 - b. Depuis l'objet
 - 4.1.2. Dynamiser les extensions

- 4.1.2.1. Depuis les fixations
- 4.1.2.2. Depuis les sorties
- 4.1.3. Dialectique
 - 4.1.3.1. Depuis la fixité
 - 4.1.3.2. À partir du délire
- 4.2. Selon la nosologie faisant ressortir chaque axe extensionnel
 - 4.2.1. Pour la schizophrénie
 - 4.2.2. Pour l'automatisme mental
 - 4.2.3. Pour la paranoïa

*

Positions subjectives données comme psychotiques (théorie synoptique des psychoses)

Ce qu'on appelle « psychose » au sens d'une entité nosographique, telle que la psychiatrie la met en avant dans ses multiples avatars, n'est pour moi qu'un choix de positionnement du sujet dans la structure (au sens redondant de « structure subjective »). Sauf à se donner pour belle âme¹, le sujet ne peut par conséquent se contenter de renvoyer strictement à l'Autre, comme si celui-ci était la cause pure et simple de ce qui n'est qu'effet en retour qu'il reçoit de cet Autre en réaction à sa propre action sur lui. Car le sujet construit l'Autre de façon *ad hoc*, afin d'en obtenir ce qu'il en attend — bien sûr inconsciemment, je le précise afin d'éviter toute méprise (parce qu'on ne peut parler qu'en termes de conscience, y compris de l'inconscient). L'option de la psychanalyse est, en amenant le sujet à parler, au fond à l'amener à parler de sa constitution en ne s'abstrayant pas de ce qu'il est ou de ce qui lui arrive, autrement dit en ne s'abstrayant pas de sa participation à cette constitution.²

Je me propose ici de donner une description possible (une parmi d'autres, s'entend) des trajets, arrêts, suppléances, etc., dans la structure, dont le sujet se détermine selon ce qu'ils font valoir de réorganisation de celle-ci, et dès lors du sujet comme tel. Car le sujet n'est rien d'autre que cette structure, modifications comprises : il n'y a pas d'ontologie du sujet. Tout dépend alors et de la façon dont le sujet s'organise et de sa façon d'en rendre compte. Il n'y a d'ailleurs de sujet qu'en vue de rendre compte de cet ensemble dont il participe ne serait-ce qu'à le mettre en place. Il n'y a de sujet que réorganisé. Un seul discours fait le sujet, et ce discours vaut à la fois comme mise en place de cette qualité de sujet et, dans le même temps, comme façon de faire valoir cette construction. Ceci étant, c'est là un énorme problème. Moins en ce qui concerne le principe d'une description des phénomènes subjectifs, en particulier psychotiques, que du fait de la multiplicité des théories qui en font état et par là-même modèlent chacune à sa façon les phénomènes eux-mêmes pour pouvoir les intégrer. Bien plus, j'irai jusqu'à soutenir que certaines théories (et les pratiques afférentes) ne se contentent pas de modeler le descriptif des phénomènes, mais au travers de celui-ci l'expression psychotique elle-même et de là le sujet. C'est ainsi que je comprends la chronicisation attenante à la pratique psychiatrique ou l'équivalence de structure entre institution psychiatrique et phénomène psychotique (en ce que le phénomène se calque sur l'institutionnel). Cela dit, je m'intéresserai quand même plus à la structure qu'à sa phénoménologie. Sachant que ce que j'en dis, et de cette façon, a une incidence certaine, sur la pratique. Lacan en définissait l'éthique de la psychanalyse.³ J'ajouterai encore ce point : parmi les théories que je viens d'évoquer, certaines émanent du sujet lui-même : elles participent de sa constitution.

¹ J. Lacan, « Propos sur la causalité psychique », *Écrits*, Seuil, p. 173 notamment.

² Cf. J. Lacan, « Intervention sur le transfert », *Écrits*, pp. 215-224.

³ J. Lacan, « Acte de fondation », *Autres écrits*, Seuil, p. 232.

Je commencerai par développer (1) ce principe d'une structure unique, et seulement variable dans la multiplicité de ses appréhensions, autrement dit de ses représentations⁴. Chaque théorie que j'ai précédemment évoquée n'est en fait qu'une telle représentation de la structure. Sous ce terme de « représentation » se conjoignent à la fois la représentation (*Vorstellung*) de soi et des choses de la vie (au sens large) et la représentation (*Darstellung*) de cette subjectivation, en tant que mode de présentation, mise en scène, façon de la figurer pour y donner accès. Ensuite, (2) je réargumenterai à partir de la dite pathologie, en spécifiant le mode de stagnation dominant qu'on appelle psychose. En troisième lieu, (3) j'en distinguerai les différents abords possibles afin de souligner en quoi chaque type de registre discursif ayant trait à la « psychose » remanie de façon conceptuelle ce que tous ces champs de représentation ont en commun. Pour finir, (4) j'indiquerai brièvement comment j'imagine la sortie de la psychose, soit le changement d'expression conduisant à un changement de position pour le sujet.

*

1. Il n'y a qu'une seule structure du sujet

À l'encontre des considérations psychopathologiques, essentiellement induites par la psychiatrie, la psychanalyse pose au meilleur de sa théorie qu'il n'y a qu'une seule structure du sujet. Cette structure n'est bien entendu qu'une structure de base dans ou vis-à-vis de laquelle le sujet prend telle ou telle position qui le spécifie dans sa particularité. D'où l'écart de langage qui fait alors parler de « structures » subjectives, au pluriel, quand il ne s'agit proprement que d'inflexions de *la* structure. Je voudrais souligner tout autant le caractère idéal (ou plus exactement conceptuel) de celle-ci, qui l'éloigne des contingences ; cependant son intérêt réside précisément dans le fait qu'elle constitue une assise commune à toutes les organisations subjectives.

Cette indication de base implique aussi un passage d'un positionnement à l'autre, autrement dit, dans le vocabulaire psychopathologique standard — inadéquat, je le souligne —, un passage d'une « structure » à l'autre. Dit encore plus explicitement, je soutiens qu'on sort d'une position psychotique, à plus ou moins brève (ou longue) échéance. Ladite psychose n'est en fait qu'une posture (faisant problème pour le sujet lui-même), même s'il ne tend pas à le reconnaître. Faire valoir l'unicité de la structure n'est pas simplement faire œuvre de théorisation simplificatrice : le soutenir a des conséquences cliniques notables dont dépend la vie même des patients.

1.1. La structure du sujet

Parler de structure du sujet revient à faire état de ce qui la définit comme structure de l'inconscient, elle-même congruente à celle du langage. C'est rappeler aussi qu'il n'y a de sujet accessible qu'en termes de structure, et qu'il n'est que la métaphore de celle-ci.⁵ Et le dire ainsi n'empêche pas de soutenir que le sujet se construit en organisant *sa* structure.

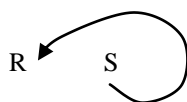
1.1.1. Construction structurale⁶

⁴ Le terme adapté en allemand est *Darstellung* ; cf. S. Freud, *Contribution à la conception des aphasies*, trad. P.U.F., où malheureusement le terme français de « représentation » vient traduire plusieurs vocables allemands et en particulier ne permet pas de distinguer ce qui renvoie au sujet (*Vorstellung*) ou au thérapeute (*Darstellung*).

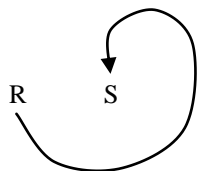
⁵ Cf. J. Lacan, « La métaphore du sujet », *Écrits*, p. 889-892.

⁶ J. Lacan, « Du sujet enfin en question », où le concept de « construction du sujet » apparaît, *Écrits*, p. 235. On peut aussi se référer de façon critique à R. Carnap, *La construction logique du monde*, trad. Vrin.

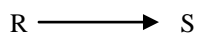
Au sens le plus large, il n'y a de structure que symbolique. Même le réel le plus tangible ne tient qu'à la robustesse d'une structure symbolique supposée en rendre compte. C'est le cas en physique-chimie, en biologie, en économie politique, etc., où l'accès à un réel donné comme plus ample qu'elle, n'est rendu possible que par une théorie. Lacan lui-même considérait que, sinon *le* réel (puisque le singulier ne rend pas compte des différences structurales), mais les réels, dirai-je, et particulièrement celui rendu accessible par des théories de l'impossible (le réel de l'impossible ; l'impossible est réel), ne sont que les effets des syntaxes mises en place en tant que temporelles. (À cet égard on peut se reporter à « Le temps logique et l'assertion de certitude anticipée »⁷ et à l'Introduction au « Séminaire sur *La lettre volée* »⁸.) Les effets de mise en place d'un réel, tel que nécessairement il se conçoit, sont tributaires des choix syntactiques qui président à cette conception, *i.e.* cette symbolisation, et qui ont tous pour incidence de leur élaboration de rendre ce qui en devient leur champ d'expérience dépendant de leur implication (et de leur explication). Ainsi transformé (quand bien même il n'existait pas auparavant : créé par là-même) ce champ d'expérience ne s'en définit donc que par après pour ce qui en transparait, et se matérialise de différentes façons, en étant sous cet angle simplement attendant à ses conditions de transformation qui ne sont souvent que conditions de constitution. Plus clairement, le symbolique anticipe sur le réel de façon rétrogradiente,



bien que supposé ne valoir qu'en tant que prise en compte de celui-ci ; dans cette supposition le réel l'implique donc de façon progrédiente.



La conception commune du réel le fait ainsi anticiper sur ses variations symboliques :

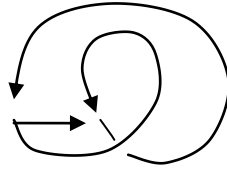


(où la flèche horizontale \rightarrow résume les deux modes d'après-coup, progrédient et rétrogradient),

⁷ J. Lacan, « Le temps logique et l'assertion de certitude anticipée », *Écrits*, Seuil, pp. 197-213.

⁸ *Op. cit.*, pp. 44-61, particulièrement « Présentation de la suite », p. 43 : « Car nous ne prétendons pas, par nos α , β , γ , δ extraire du réel plus que nous n'avons supposé dans sa donnée, c'est-à-dire ici rien, mais seulement démontrer qu'ils y apportent une syntaxe à seulement déjà, ce réel, le faire hasard.

Mais nos α , β , γ , δ ne sont pas sans qu'un sujet s'en souviennne, nous objecte-t-on. — C'est bien ce qui est en question sous notre plume : plutôt que de rien du réel, qu'on se croit en devoir d'y supposer, c'est justement de ce qui n'était pas que ce qui se répète procède. »



alors que ce n'est là que façon d'en situer l'hypothèse depuis une conjecture par définition symbolique. Le symbolique est de cette façon censé (c'est précisément la structure d'hypothèse) représenter le réel dont il dépend, tout en nécessitant cette hypothèse pour positionner ce réel comme cause d'elle-même. La conjecture signifiante du réel le spécifie donc selon un ordre d'antériorité où il n'a rien de premier. Il vaut mieux ici, plutôt que de parler de conditionalité réelle, telle que la cause implique l'effet, avancer le concept de conditionalité irréalité (W.V.O. Quine), par quoi l'effet appelle sa cause à l'existence afin de s'en soutenir. Cela permet de comprendre en quoi la théorie construit la structure ; et qu'on est autrement impliqué dans la structure selon le type de théorie qu'on prône. C'est d'autant plus assuré pour la structure du sujet.

À mon sens, il n'y a donc de structure que fonctionnelle (ici les fonctions d'après-coup complexe que résume la flèche horizontale). Cela a un sens précis : la structure n'est pas un état de choses (le dire « stable » serait tautologique), mais un système de transformations de ce qui, d'étape en étape de ces transformations, en devient (une) « chose ». Il n'y a donc, pour moi, de structure que sous des rapports. Et moins tant rapports entre des choses que rapports impliquant des choses en tant qu'elles sont les points de vue d'où ceux-ci sont abordés ou, dit autrement, en ce qu'elles sont leur concrétion. Ces choses appareillent donc leur raison (fonction) constitutive. Elles deviennent la preuve tangible⁹ de la réalisation de cette fonction, elles-mêmes en tant qu'indices de leur constitution, subsistance de la manœuvre qui conduit à spécifier leur existence comme si elles étaient déjà là — et, comme dit Freud, toujours déjà perdues, en tant que relatives à une constitution uniquement hypothétique, comme montage d'hypothèses. Ces points de vue permettant de saisir cette construction structurale en deviennent donc à la fois les points d'appui dans la réalité et l'appareillage constitutif de celle-ci en tant que prothèses du « pur » symbolique, donc prothétiques, si l'on permet ce glissement sémantique vers ce qui fait thèse : posé comme tel.

Cette constitution relationnelle de la structure y fait donc d'abord opérer des fonctions, avant même que celles-ci ne constituent les éléments qu'elles articulent et qui n'en sont que les transformés : passage des transformations aux transformés.

Or aucune structure n'est accessible sinon transcrite, représentée en des éléments qui lui sont par nature hétérogènes, mais qui s'avèrent comme appareils nécessaires à sa saisie. Encore faut-il préciser ce qu'est cette hétérogénéité. Pas question de faire état (c'est le cas de le dire) d'une structure sinon sous diverses représentations.¹⁰ Et ceci a un caractère si fondamental que parler de structure et tenter de la décrire, ne serait-ce qu'en mots, nous met d'emblée dans un écart vis-à-vis de celle-ci, lequel se démontre néanmoins indispensable pour la spécifier. C'est qu'une fonction est en soi une structure d'écart¹¹, que toute structure est fonctionnelle d'abord, j'y insiste, et qu'aucune fonction n'est non plus saisissable comme

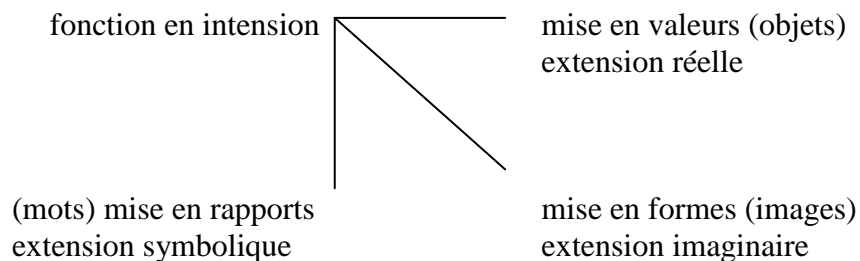
⁹ Sur la question de la preuve, cf. Aristote, *La rhétorique*, qui différencie l'indice sûr (*tekmérion*), le vraisemblable (*eikos*), le signe (*séméion*) comme départs de l'enthymème ; cf. R. Barthes, « L'ancienne rhétorique. Aide-mémoire », in *Communications*, n° 16, 1970, Seuil, pp. 199-206.

¹⁰ Cf. Marc Barbut, « Sur le sens du mot structure en mathématiques », *Les Temps modernes*, n° 246, 1966, réimprimé in *Cahiers de lectures freudiennes*, n°10, Lysimaque, 1985.

¹¹ Cf. R.L., « L'expérience du décalage », intervention au IInd Congrès de Convergencia, Mouvement lacanien pour la psychanalyse freudienne, Rio de Janeiro, mai 2004.

telle. Il suffit de penser à ce qui met en jeu la fonctionnalité dans la grammaire, soit le verbe, le rhème, pour se faire une idée de ce qu'est une fonction : impossible de définir l'action qu'indique un verbe sinon par un autre verbe (et le problème n'est que repoussé, et non pas résolu) ou par un substantif (je viens de dire « action »), mais alors il ne s'agit plus de fonction mais d'(un) objet.¹²

Aussi toute fonction demande-t-elle à être transcrite pour être accessible. D'abord en objets, on vient de le voir, mais aussi en images, ou en mots (et tout au moins en signifiants et de là en proposition). Ce sont là trois accès à la fonction comme purement symbolique : respectivement, un accès réel, un accès imaginaire, un accès symbolique (au sens standard). À la suite de Frege¹³ qui a, lui d'abord, étudié le rapport de l'objet à la fonction en arithmétique, on peut définir l'objet comme le parcours des valeurs que prend la fonction. Les termes reçus, qui définissent ce lien d'hétérogénéité, sont ceux-ci : il s'agit toujours de fonction, mais soit elle opère comme telle en *intension*, et comme telle insaisissable, soit elle est rendue accessible transcrite en objet, donnée en *extension*, au travers de sa mise en valeurs.¹⁴ Mais, avec Lacan, la triplicité des registres de la structure (réel, symbolique, imaginaire) impose d'autres mouvements de transposition (*Entstellung* chez Freud), comparables à la mise en valeurs réelle et qui me font parler de mise en formes pour l'imaginaire et de mise en rapports pour le symbolique. Respectivement, pour le rappeler et l'évoquer simplement : objets, images et mots sont trois modes extensionnels de la fonction. Trois types d'appareils. Je souligne : ces modes restent néanmoins fonctionnels, simplement la fonction y est donnée en extension.¹⁵ Les objets, les images, les mots ont une raison fonctionnelle et sont en eux-mêmes des réalisations de la fonction (le réel supposé comme tel, la réalité symbolique dite psychique, l'effectivité imaginaire de l'évidence).



Dans le sens intension → extensions, on exploitera cette structure en termes de construction, montage (montage pulsionnel, chez Lacan)... ; et en sens inverse on parlera de déconstruction, démontage, etc. Cela signifie qu'il n'y a rien d'originaire dans cette structure et qu'on peut l'aborder depuis n'importe lequel des points et depuis n'importe laquelle des fonctions secondes (de transposition) qui l'organisent, l'essentiel étant de passer par tous et toutes de façon dite eulérienne en topologie (sans repasser deux fois par le même chemin)¹⁶. Par exemple :

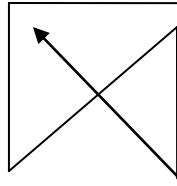
¹² Le rhème passe ainsi facilement au thème (toujours pour accentuer ce qu'il en est de la pro-thèse).

¹³ Cf. G. Frege, « Fonction et concept », « Concept et objet », « Sens et signification », trad. in *Écrits logiques et philosophiques*, Seuil.

¹⁴ Cf. Ph. De Rouilhan, *Frege, les paradoxes de la représentation*, Éd. de Minuit.

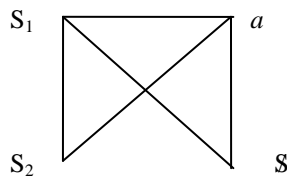
¹⁵ Pour fixer les idées : x étant un nombre entier naturel, la fonction $y = 2x$ (en intension) s'appréhende en extension comme $y = \{0, 2, 4, 6, \dots\}$, soit l'ensemble des nombres pairs.

¹⁶ Cette raison seule implique d'enlever une arête au carré, sans même parler des non-rapports qui y opèrent aussi, c'est-à-dire de la place nécessairement dévolue à des rapports impossibles.



On en retient ce que j'appelle un hors point de vue¹⁷, soit une façon de n'emphatiser aucun des constituants de la structure et de la prendre en entier. Les extensions viennent seulement appareiller la fonction intensionnelle en des termes plus tangibles, mais qui n'en sont qu'une autre prise en compte, simplement rendue possible par la réalité des praticables réels (objets), imaginaires ou symboliques (signifiants) qui en précisent l'accès.

Parler de fonction demande encore d'en repréciser la raison constitutive. Ici, en parlant de structure subjective, il s'agit de la fonction existentielle du sujet (défini selon les critères précédents), celle par laquelle il profite de la vie, ou s'en soutient pour le moins, c'est-à-dire la jouissance qu'il a des extensions telles qu'elles en transparaisent, mais qui doivent à tout coup être indicées comme transcriptions de ce qu'elle est, cette jouissance, en tant que fonction : elles se doivent de rappeler en elles-mêmes leur fondement intensionnel. C'est quoi qu'il en soit depuis le point de vue intensionnel que le sujet prend en compte (narcissiquement) les objets, les images, les mots, comme tenants lieu du monde et contreparties de ce qu'il est comme sujet.¹⁸ C'est en quoi la jouissance existentielle, de son point de vue narcissique, est à différencier de la jouissance des choses ou de la façon dont il reçoit l'existence de celles-ci. La première jouissance vaut comme phallique et la seconde est rapportable à l'Autre. Ainsi la fonction, au sens basique, est-elle l'existence narcissique du sujet revenant sur sa dépendance à l'égard du signifiant (S_2), et plus fondamentalement à l'égard de la signifiante (S_1). Et, à prendre en considération l'adage définitoire de Lacan, proposant qu'un signifiant soit ce qui *représente* un sujet pour un autre signifiant, la fonction est précisément cette opération de *représentance* que Freud porte au paradigme de la structure pulsionnelle (*Vorstellungsrepräsentanz*, valant à la fois représentance se donnant comme représentation et représentation faisant représentance). Elle s'articule donc comme la signifiante dont procèdent les signifiants.



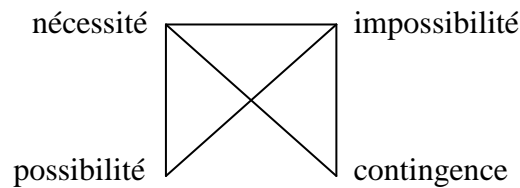
Il va de soi que rien de la structure ne peut être abordé sinon dans une description de celle-ci, c'est-à-dire en parlant. Dès lors elle est conjointe, identifiable, à la structure du langage. Mais, dès avant de l'appréhender ainsi, et comme jonction avec sa description en termes de langage, il faut bien voir que tout poste de la structure (selon une description ici limitée à quatre termes) est une inflexion de chacun des autres et préférentiellement une inflexion de l'intension en termes extensionnels. Ainsi peut-on donner un descriptif uniquement modal de la structure, où tout élément est bien souligné comme « l'infléchissement »¹⁹ fonctionnel de ce qui serait une « pure » fonction, mais resterait

¹⁷ R.L., *Le hors point de vue*, à paraître.

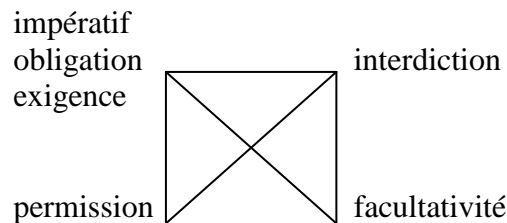
¹⁸ Cf. Freud, « Pulsions et avatars des pulsions », in *Métopsychoanalyse*, Gallimard, coll. Idées, 1968, p. 35.

¹⁹ Le français est un peu court de vocabulaire, qui le plus fréquemment ne distingue pas dans son lexique entre le processus et le résultat (par exemple « énonciation » signifie à la fois l'acte d'énoncer et l'énoncé lui-même, ce

inabordable comme tel(le). Rien de pur cependant dans tout cela (ni pur sujet, comme dit Freud, ni pur symbolique, comme dit Lacan). Autrement dit la modalité, qui n'est qu'« infléchissement », est première, malgré le paradoxe d'une inflexion qui appelle ce qu'elle infléchit à l'existence afin de pouvoir s'effectuer. Lacan en parlait surtout en termes ontiques,



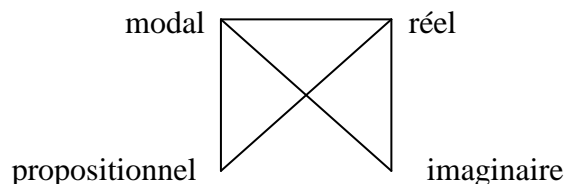
quand, dans son discours comme dans celui de Freud avant lui, les modalités les plus opératoires sont déontiques.



1.1.2. La structure du langage

La conception des modalités ainsi évoquée permet de passer à la fonction du langage, ou plus exactement de la parole (soutenant un dire), reprise selon les termes valant dans ce champ. La modalisation n'y est que l'inflexion diversement opérante de ce qui y transparait comme proposition. Mais — et ce n'est pas là un fait contingent tenant au mode d'exposition de la question, qui est le mien, bien au contraire c'est essentiel — la modalité précède le propositionnel. C'est un fait d'« apprentissage » du langage que de voir l'enfant manier d'abord le modal dans sa complexité apparente (« encore, peut-être, jamais, je veux,... »), avant de faire des phrases (propositionnelles) apparemment plus fondées objectivement. Mais c'est que la modalité détermine existentiellement le sujet bien plutôt que la proposition.²⁰ Elle anticipe sur celle-ci de façon rétrogradiente.

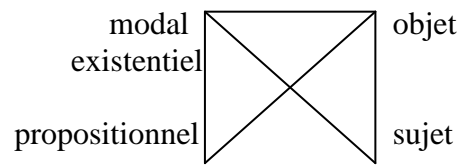
Ainsi peut-on différencier le symbolique en modal et propositionnel, vis-à-vis du réel et de l'imaginaire.



qui est irrepérable, sauf précision contraire.) D'où la différence que j'introduis dans « infléchir ». C'est là ce dont prend acte le carré intension-extensions.

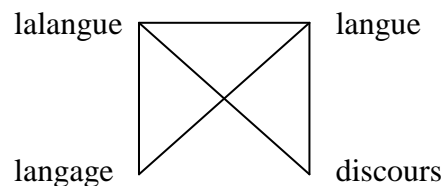
²⁰ B. Russell implique là, à la suite de Frege, une fonction propositionnelle, ce que Lacan souligne : « L'Étourdit », *Autres Écrits*, Seuil, p. 458.

Bien entendu, le modal, dans son côté existentiel, est plus fondamentalement subjectif que le propositionnel qui vise en fait à cerner un rapport à l'objet. Il n'empêche que les deux peuvent être considérés comme modaux.



(Avant d'aller plus loin, il me faut souligner l'insuffisance d'un schéma quadrique qui contraint à une superposition, une condensation de notions et concepts à chaque poste, mais il faut savoir que vouloir s'en libérer au profit d'un schéma structural accordant un poste spécifique à chaque concept conduit à une configuration si complexe qu'elle en devient vite immaniable.²¹ Alors à tout le moins mieux vaut se contenter d'un schéma tétrapodique, au risque d'y confondre des concepts qu'il convient quoi qu'il en soit de différencier, mais qu'on est bien obligé de conjointre à un poste parmi les quatre retenus.)

La mise en œuvre du langage dans sa généralité, recouvrant ainsi les distinctions modales, nécessite la matérialité pratique d'une langue (dite maternelle) comme support au discours effectivement tenu. Mais cet appareillage implique, on l'a vu, son fondement selon une structuration fonctionnelle et existentielle que, selon ce que j'en conçois, Lacan désigne comme « lalangue » en un seul mot.



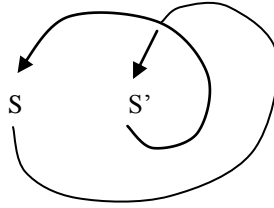
Pour soutenir l'option d'une telle schématisation, il nous faut cependant revenir sur la constitution basale du langage et donc du symbolique.

Le symbolique est une affaire de signes. Un signe (selon le choix de Lacan qui renverse la dominante qu'utilise Saussure) se décompose en signifiant et signifié : S/s. Or un signifiant, à le définir avec Lacan de façon extra-linguistique, ne se détermine que de son rapport à un autre, ce rapport se métaphorisant comme sujet. Plus exactement, la définition de Lacan pose, on l'a vu, qu'« un signifiant représente un sujet pour un autre signifiant ». Je la comprends comme une façon de définir à la fois un sujet et deux modes signifiants. Le sujet se détermine d'être représenté par un signifiant auprès d'un autre : il est donc l'effet, voire le signifié²² de cette représentance où je lis (bien plus qu'une représentation) la *Repräsentanz* freudienne.

Mais dans le même temps s'organisent conjointement le premier et le second signifiant, ce dernier étant censé être produit (par voie de représentance, soit de fonction de renvoi, d'articulation de l'un à l'autre) par le premier. On retrouve là l'engendrement mutuel de la structure d'hypothèse déjà avancée entre le réel et le symbolique : un signifiant est tributaire d'un autre qui est supposé être déjà là pour ce faire, mais qui n'est de fait qu'appelé à l'existence par le précédent afin que celui-ci s'en soutienne.

²¹ Cf. R.L. « Polytopie des valeurs entrant en jeu dans les connexions quaternaires », 1^{er} juillet 2004.

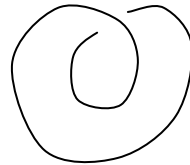
²² J. Lacan, « Le sujet est le signifié de la pure relation signifiante », *Autres écrits*, p. 580.



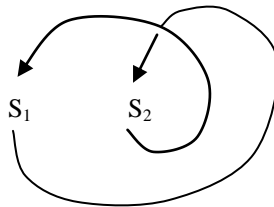
Ainsi, aucun d'eux n'existant sans l'autre dans la chaîne et, au-delà, dans le réseau multidimensionnel signifiant, chacun peut être dit binaire, ne serait-ce que pour cette raison de faire toujours appel à un autre pour s'en trouver produit.

$$\rightarrow S_2 \rightarrow S_2' \rightarrow$$

Tous deux ont ainsi en commun de dépendre l'un de l'autre et donc de dépendre de leur articulation donnée ici en terme de huit intérieur, bord de la bande de Mœbius,



et cette articulation peut être dite « signifiante », puisqu'elle implique ces signifiants proprement dits. La signifiante, avec son côté de priméité (*firstness* de Peirce), induit les signifiants, toujours selon ce mode mœbien, unaire.



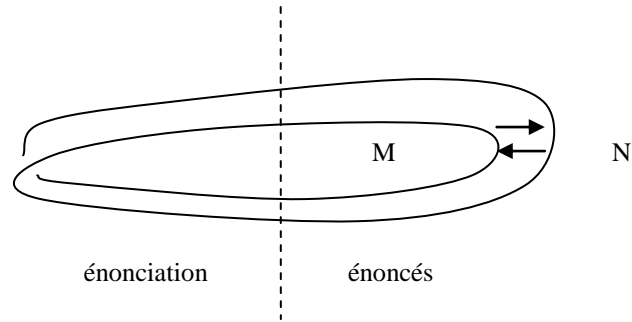
$$S_1 \rightarrow S_2$$

$$\begin{matrix} \rightarrow S_2 \rightarrow S_2' \rightarrow S_2'' \rightarrow \\ S_1 \quad S_1 \quad S_1 \quad S_1 \end{matrix}$$

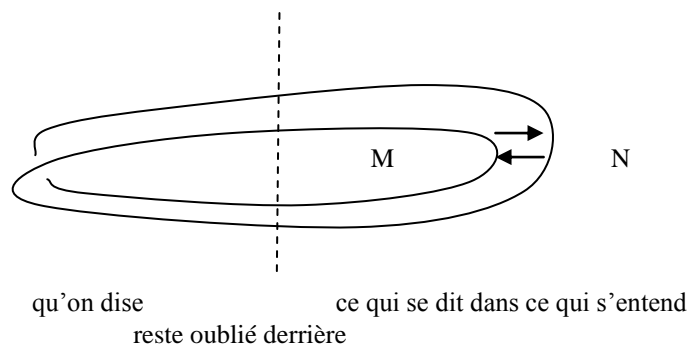
La signifiante a donc la même structure (asphérique, soit mœbienne) que le rapport qu'elle entretient avec tout signifiant. Elle se constitue ainsi comme la solution de continuité entre deux signifiants, organisatrice de tout signifiant — en tant qu'il ne vaut que comme fonction (signifiante), structure ouverte appelant son raccord à une autre —, tout en se donnant comme un des bords de la solution de continuité, un des termes entre lesquels elle opère.

Ce rapport d'échange qui est représentance, signifiante, est proprement la fonction donnée en intension. Elle est plus exactement parole selon la définition qu'en avance É. Benveniste.²³ C'est la fonction d'interlocution entre deux locuteurs M et N (schématisée ici en la « couchant »),

²³ Émile Benveniste, « Le langage et l'expérience humaine », *Problèmes de linguistique générale*, t. II, Gallimard.

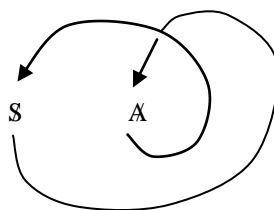


telle qu'elle prend valeur d'énonciation pour chacun d'eux se saisissant de *la* parole (unaire) à tour de rôle, en disant Je, *hic et nunc*. Un seul Je, une seule parole gravitant selon un présent à la fois duratif et instantané (instanciation) entre deux personnes, quoi qu'elles disent. Et, comme le souligne Lacan, « qu'on dise reste oublié derrière ce qui se dit dans ce qui s'entend »²⁴ : l'énonciation se distingue de l'énoncé auquel elle conduit. Et les énoncés ne se distinguent entre eux que sous condition de leur mise en relation. Sinon ils n'ont rien à faire les uns avec les autres. Autrement dit leur distinction dépend de leur lien : structure mœbienne faisant opérer une différence locale (solution de continuité) et une identification (une mise en continuité) globale. (La solution de continuité fait lien.)



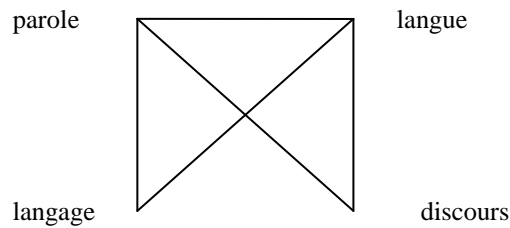
L'énonciation soutient les énoncés, mais s'avère être recouverte par eux. Encore faut-il ne pas être trop influencé par le mode de représentation de la jonction énonciative dont le croquis donne ici l'artefact comme un passage dessus-dessous : car c'est en fait de partout sur la bande de Mœbius que se situe l'identification des deux faces, présentée dans ce schéma comme localisée en un dessus-dessous.

À noter, puisque la bande de Mœbius a la même structure (non orientable) que sa coupure médiane (*modulo* l'élargissement de celle-ci), que cette bande représente un « espace » évidé, un trou symbolique, selon Lacan. Cet évidement vaut pour la solution de continuité entre le sujet et l'Autre. Et ce rapport du sujet à l'Autre a la même structure que la fonction signifiante dont il dépend.

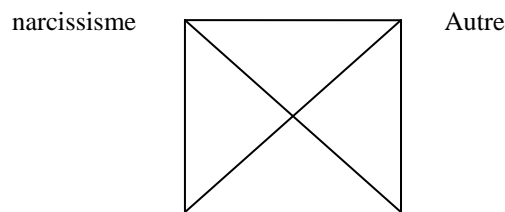


Ainsi la parole, dans sa fonction énonciative, ouvre-t-elle au langage et au discours

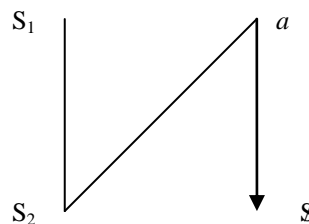
²⁴ J. Lacan, « L'Étourdit », *Autres écrits*, p. 449.



et vaut-elle comme signifiante, entre le sujet (pointé par son narcissisme) et l'Autre.



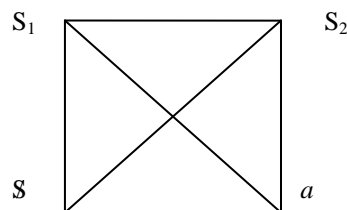
Elle organise donc les discours effectifs.



Afin d'en faire correspondre les composants au carré des modalités, ils sont donnés ici selon une autre mise à plat (que celle de Lacan) du tétraèdre qui en relie les quatre termes selon une séquence fondée dans le rapport signifiant. La fonction signifiante ($S_1 \rightarrow S_2$) peut être saisie en objet $[(S_1 \rightarrow S_2) \rightarrow a]$ et le sujet se constitue d'une identification asphérique à l'objet en le métaphorisant au même titre que la relation signifiante (Lacan propose le nœud de Whitehead) :

$$\{[(S_1 \rightarrow S_2) \rightarrow a] \rightarrow \mathcal{S}\}$$

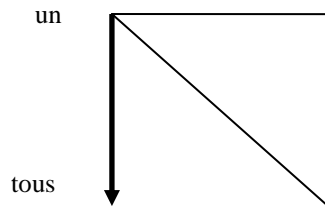
qui s'ordonne en carré. Ici, pour mémoire, le discours du maître, selon Lacan.



Le mode d'intégration de la signifiante à la réalité (linguistique : signifiants ; mondaine : objets ; tangible : imaginaire), ou de la fonction en intension à ses extensions, est, comme l'indique le rapport de l'énonciation aux énoncés, métonymique. Cette métonymie de base se différencie dans ses appareils entre

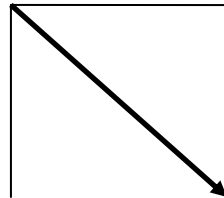
synecdoque,

rapport de l'un à tous,



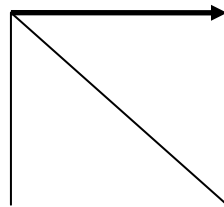
métaphore,

mode de figuration,



et métonymie proprement dite,

valant incorporation.

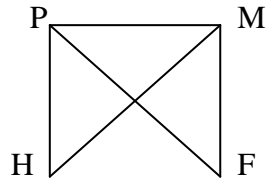


Inversement le pas que prennent ces extensions sur l'intension se donne plutôt comme écriture : la structure d'écart qui y préside peut être prise comme telle dans un lien ayant consistance de passage, tel que Lacan le définit d'être « littoral », un domaine faisant par lui-même, sans aucune interposition, frontière avec un autre²⁵ ; chaque moment de la diachronie métonymique s'inscrit comme moment signifiant, et peut être pointé métaphoriquement par une lettre en tant que caractère. La valeur signifiante de la lettre spécifie ce qu'une position psychotique trouve de fixé dans l'écrit (l'interprétation, quelle qu'elle soit, a tendance à fixer le signifiant en faisant obstacle à sa dérivation) ; la littoralité fixée comme telle prend valeur de frontière et renvoie aux états limites ; et le caractère, avec son côté consistant, a un devenir imaginaire qui soutient l'hallucination.

1.1.3. La structure de l'inconscient

À la structure du langage Freud donnait un abord métaphorique plus poussé concernant l'ensemble des fonctions en jeu, en le décalquant des liens familiaux. La fonction impérative et métonymique de la langue, comme nous allons le voir, correspond, pour d'autres raisons logiques encore, à la fonction paternelle, quand les champs de la langue, du langage et du discours inscrivent les fonctions respectivement maternelle, masculine et féminine. En ce sens la structure de l'inconscient est celle du complexe d'Œdipe, fondé en intension sur la fonction phallique Φx , telle qu'elle se dispatche (plus exactement, c'est une *distentio*) dans le complexe de castration.

²⁵ J. Lacan, « Lituraterre », *Autres écrits*, p. 14.

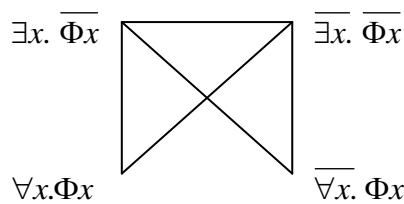


Je souligne qu'en deçà de la conception métaphorique du signifiant du Nom-du-Père, la fonction dite Père (ou paternelle) est en elle-même métonymique. Freud l'exemplifie très bien sous l'angle de la fonction référentielle (à distinguer de l'objet référent) du Père (primordial parce qu'intensionnel) tué et mangé par les fils (extension Homme) pour en récupérer la force (*i.e.* la raison fonctionnelle). Cette absorption orale (au carrefour du parler et du manger) est essentielle — on en verra l'antinomie dans les positions psychotiques. Notons simplement qu'à partir de cette assimilation du Père mort, c'est la Mort elle-même (en tant que symbolique) que le sujet assimile — en s'y assimilant : identification. Rien de plus métonymique que cette assimilation réversible. Sur un plan temporel, elle se donne en tant que présentification de l'absence, absence constamment persistante, fondement du présent de la parole. La fonction sujet vient, sinon la combler, se situer en regard de cet évidement.

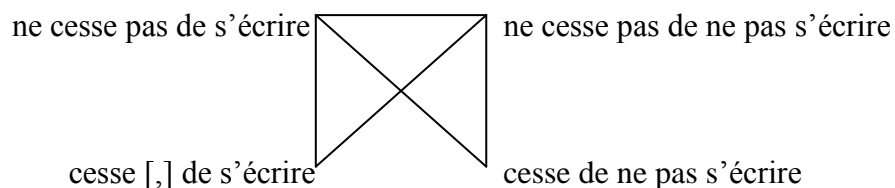
La raison fonctionnelle, intensionnelle, radicalement métonymique de la signifiante est cependant toujours déjà métaphorisée comme Père afin d'en souligner l'opération en tant qu'hypothèse. La structure asphérique que j'en ai donnée se conçoit *in abstracto* comme présentification de l'absence, dis-je, soit une prise en compte de l'absence initiale par le fait d'être devenue quelque chose : l'hypothétique ne nécessite rien de préalable, et cette absence de préalable se donne comme un vide concrétisé en termes de manque. La métaphore qu'élabore Freud s'appuie sur le tangible qu'offre l'anthropologie : le Père dit de la horde primitive a été tué (absentifié) et mangé (incorporation, métonymie première), sa présence se perpétue ainsi au travers de l'assimilation de son absence (son meurtre renvoie au meurtre de la chose par le signifiant). Cette structure est identique à celle des ensembles : l'ensemble vide \emptyset est constitutif de l'ensemble n'ayant pas d'autre élément que lui, n'ayant comme seul élément que ce vide $\{\emptyset\}$. Ensuite les choses se complexifient par persistance de l'adjonction de ce vide à chacun des éléments obtenus : $\{\emptyset, \{\emptyset\}\}$, etc. D'où l'engendrement de la suite des nombres ordinaux en arithmétique à partir du zéro (spécifiant un vide en termes négatifs : le zéro est, pour Frege, le nombre qui correspond à l'objet qui tombe sous le concept « non identique à soi-même », c'est-à-dire, de façon standard²⁶, aucun), par voie identificatoire (le un est le nombre qui correspond à l'objet qui tombe sous le concept « identique à zéro ») : d'où $1 = \{0\}$, $2 = \{0,1\}$, etc. Chaque nombre ordinal est identifié à l'ensemble de ses prédécesseurs. C'est dire que les autres postes métaphoriques de la structure quadrienne ne sont que des extensions de la métaphore paternelle (qu'on a vue valoir métonymie). Soit (1) le contraire de ce vide paternel, contraire donné comme maternel, portant en soi l'existence du vide, mais de façon chiasmée en tant que retrait de l'existence. Cela se donne aussi comme inexistence du sujet, ici indifférencié de l'Autre, ne s'étant pas coupé de l'emprise de celui-ci, autrement dit encore dépendant du maternel. De même, (2) l'extension du vide fonctionnel se présente (complexe de castration à l'appui) comme constitutif de l'élément dans la série (synecdoque) sur le mode de l'ordinal, inclusion identificatoire donnée comme l'ensemble des fils, soit l'ensemble des hommes, un par un. Et (3) le contraire de cet ensemble, comme femmes, aussi indissociablement, indécidablement, tributaire du maternel.

²⁶ Je veux dire par là que la fonction propositionnelle de Frege « non identique à soi-même » ne convient guère, puisqu'elle prend pour base ce dont ont veut se départir. Le propos est donc au risque de rester ontologique : à rappeler un soi-même, une identité, et une négation non précisée.

Lacan souligne dans ces raisons leurs valeurs fonctionnelles quantifiées, insistant sur les liens existentiels et les rapports d'universalité selon les différentes façons d'appréhender l'œdipe, et au fond la fonction de la castration qu'est la fonction phallique.²⁷



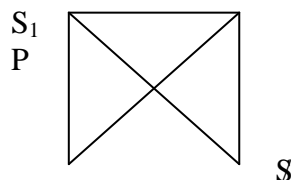
Et cette quantification est elle-même traduite en rapports temporels d'écriture



qui rendent compte de ce que la métonymie a de temporel, ne serait-ce que dans la continuité qu'elle implique, dont s'organisent les localisations littorales.

Le Père ne cesse pas de s'incorporer comme vide à la structure du sujet, à la différence de la mère dont il s'agit de se disjoindre (disjonction de l'Un narcissique, propre à l'incorporation du Père, et de l'Autre, maternel). Dit autrement, le littoral est bien fonction de la lettre, mais sans le lettrage au sens du caractère que l'écriture graphique, par contre, permet.

L'ensemble œdipien constitutif de l'inconscient ordonne les termes entre lesquels se détermine la sexualité : façon de s'y inscrire sujet, en tenant telle place plutôt que telle autre, donc en prenant tel point de vue d'où l'ensemble est pris en compte. Le sujet, c'est d'abord ce point de vue. Le plus communément, la fonction sujet se situe en regard de la fonction paternelle de la signifiante, comme la contrepartie moïque du trou symbolique (soit l'hypothétique).



Freud spécifiait ce rapport narcissique du terme de *Verliebtheit* (derrière l'amour pour soi, se profile l'amour pour le Père).

1.1.4. La structure du sujet

Le sujet est ainsi le tenant lieu d'une position dans la sexuation. Et la clinique sera dès lors constituée des conséquences, éventuellement néfastes pour lui, de ses choix d'implication structurale — et des façons de réparer ces transformations.²⁸ L'ensemble de ces choix se donne comme sexuation du sujet, en comprenant sous ce terme à la fois la structure idéale précédemment décrite et les variations de positionnement du sujet ; je souligne bien que le « sujet » vaut à la fois pour ce que sa position entraîne de modification dans l'ensemble et,

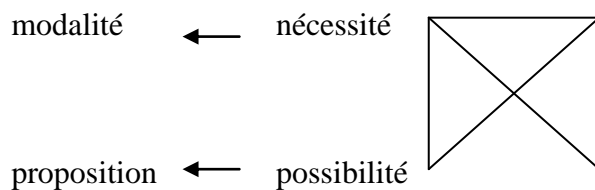
²⁷ Cf. J. Lacan, *Le savoir du psychanalyste*, conférences à Sainte-Anne, le 1^{er} juin 1972.

²⁸ Lacan parlait *in fine* de « réparer » tel « glissement » dans le nœud borroméen représentatif de cette structure.

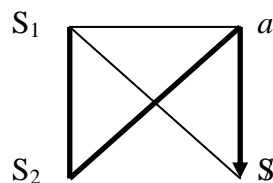
pour la stricte position qu'il y occupe, en s'y inscrivant dans une place spécifique, quand bien même variable, parmi toutes.

Le sujet est ainsi structurellement identifié à son inconscient en ce qu'il en est le support — support localisé, mais support de l'ensemble des interrelations. La structure de principe précédemment décrite autorise donc différentes positions subjectives selon le poste que le sujet emphasiera en soulignant une fonction plutôt que d'autres ou en donnant la primauté à certaine(s) d'entre elles dans une structure comprise comme leur dialectique d'ensemble. Voilà en fait ce que j'appelle « position ».

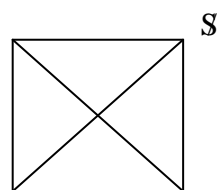
De même que la structure du langage se localise, prend place, par exemple comme propositionnelle, dans la structure globale qu'elle est aussi comme cependant modale, par exemple :



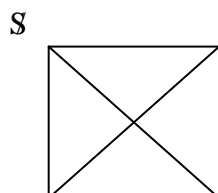
de même le sujet s'inscrit-il, se positionne-t-il, à un poste de la structure d'ensemble qui le constitue néanmoins.



De cette place standard et idéale de la contingence, le sujet peut se trouver évacué ou s'évacuer soi-même au profit d'une autre, par exemple celle du corps (dans le réel)

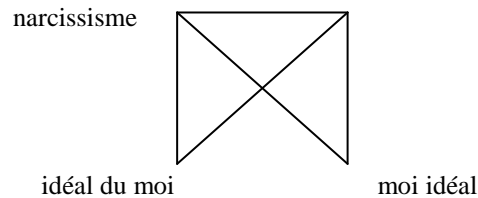


ou celle de la signifiante, réduite à un peu-d'être.

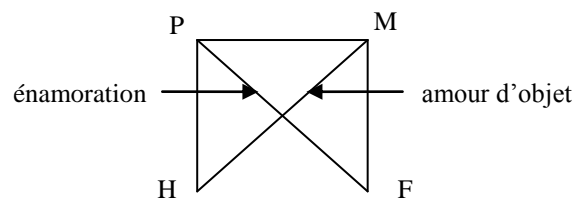


Je parlerai là d'identification du sujet au poste qu'il occupe (identification schizophrénique au corps, pour le dire en anticipant, ou identification autistique au vide de la signifiante, pour m'en tenir aux deux exemples précédents).

Une telle structure implique donc de multiples rapports du sujet, selon le poste qu'il occupe, avec chacun des tenants signifiants²⁹ des autres postes. Ainsi Freud différencie³⁰ vis-à-vis du narcissisme et quant à l'idéal les positions strictement subjectives en termes (selon les traductions françaises) d'idéal du moi et de moi idéal (positions respectivement symbolique et imaginaire),



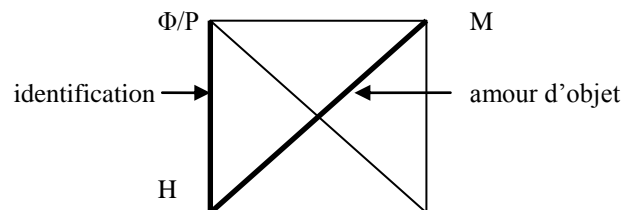
en tant que supports des deux types d'amour que sont (1) l'amour d[e l]'objet comme masculin, et (2) l'amour narcissique (l'énamoration) comme féminin. Bien entendu chacune de ces deux positions propres à la sexualité vaut dans chaque sexe (bisexualité).



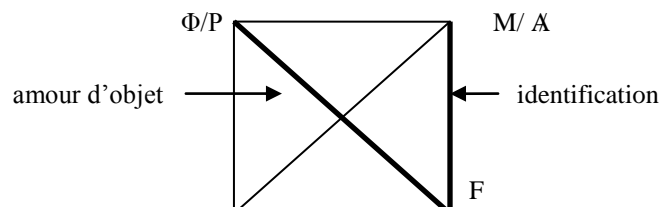
La fonction narcissique que vise l'énamoration (*Verliebtheit*) implique qu'on ne puisse aimer autrui (plus largement : l'Autre), en tant qu'objet d'amour, que sous condition (c'est la conditionnalité irréaliste, hypothétique déjà envisagée), à la fois, de s'aimer soi-même (amour narcissique) et de se donner à être aimant (énamouré, afin d'aimer effectivement quelqu'un comme objet), c'est-à-dire sous condition de s'aimer être communément aimant. C'est même une condition pour être aimé en retour : imaginerait-on qu'on puisse être aimé pour sa dévalorisation (ne pas s'aimer soi-même, ce qui correspond au discours de maint sujet psychosé) ?

De là s'organise l'identification (fondée sur le narcissisme, conjoint à la fonction paternelle)

(1) – soit selon l'angle masculin, phallique,



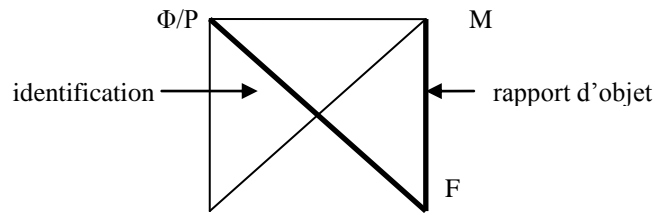
(2) – soit selon l'angle féminin, altruiste,



qui requiert le préalable du (1) (phase phallique chez la fille).

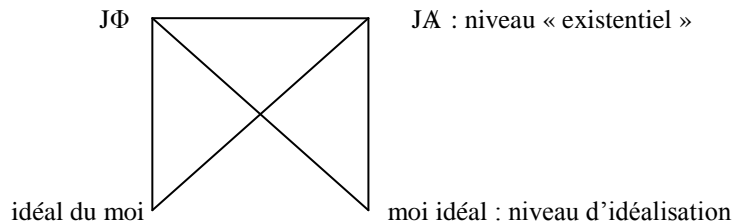
²⁹ Ce que j'ai appelé Père, Mère, Homme, Femme, sont des positions (fonctionnelles) signifiantes, toutes constitutives du sujet et aucune ne valant comme telle, donc à ne pas confondre avec leurs incarnations familiales (le papa, la maman, le garçon, la fille).

³⁰ Dans son « Introduction au narcissisme », trad. in *La vie sexuelle*, P.U.F., p. 94.



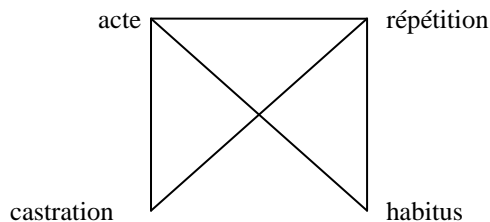
Cet ensemble se complique du positionnement subjectif second à l'égard des liens identificatoires et objectaux, selon qu'ils sont appréhendés positivement ou négativement.³¹

Ces données strictement œdipiennes sont aussi articulables en termes de jouissances, à distinguer jouissance phallique, tributaire de la fonction en intension, et jouissance de l'Autre, extensionnelle.



La jouissance phallique est l'assomption par le sujet (narcissisme) de ce dont il dépend (intension, signifiante, fonction paternelle...); la jouissance de l'Autre est celle qu'il appréhende en contrepartie de celle dont il se soutient plus spécifiquement (sachant que l'Autre fait partie de la structure subjective d'ensemble). Le sujet tire son existence de ses assises et ces jouissances sont l'émergent fondamental de son existence.³²

Lacan les redéfinit, avec un point de vue clinique plus explicite, en termes d'acte (de passage au symbolique), de répétition, de castration (et de sublimation), d'habitus subjectif³³, dit *acting-out*.



1.2. Variations dans la structure

Au § 1.1., j'ai succinctement décrit la structure de base, elle-même idéale (et pour être restrictif : idéale, ne serait-ce qu'au sens où je l'utilise pour m'orienter théoriquement dans la pratique), dont toute structure subjective particulière n'est que le transformé. L'objectivité de cette transformation (c'est-à-dire qu'elle soit considérée depuis un point de vue extrinsèque) doit qui plus est être distinguée de l'appréhension qu'en a le sujet, donc de la théorie qu'il (se) donne de lui-même, de ce qu'il est comme sujet. Chacun de ces deux « niveaux » de variation implique un ordre différent de symptômes. Qui plus est ils peuvent être mêlés : l'« objectivité » peut s'appréhender variablement par le sujet. Et chacun de ces ordres symptomatiques est lui-même scindable en réorganisation structurale d'ensemble et réorganisation uniquement localisée (même si de proche en proche des contrecoups en

³¹ Cf. S. Freud, « L'identification », *Psychologie des masses et analyse du moi*, in *Essais de psychanalyse*, Payot ; cf. R.L., « Psychose et féminité », texte pour le Ier congrès de Convergencia, Paris, 2001.

³² Cf. R.L., « Fonction de la jouissance dans l'autisme », 17 octobre 2004, Colloque Préaut-ALI.

³³ Cf. J. Lacan, séminaire *La logique du fantasme* et *L'acte psychanalytique*.

généralisent la transformation). De plus le point de vue extrinsèque s'entend à la fois comme le point extensionnel de la structure (sur trois dans le schéma quadratique) d'où l'ensemble est pris en compte, et comme l'organisation structurale depuis le regard extérieur que quelqu'un porte sur quelqu'un d'autre, l'analyste sur l'analysant tout autant, et en l'occurrence le mien. Il n'est donc pas question de faire comme si l'on n'inscrivait aucun analysant dans des « considérations » préétablies. Il va de soi que la propre théorie de l'analysant sur lui-même n'est en rien assimilable à celle de l'analyste, et que le transfert en particulier se constitue de tout le travail d'accommodation d'une théorie vis-à-vis de l'autre, dans la réversion, et au mieux sans prévalence de l'une sur l'autre. Quand Lacan définit le transfert comme la reprise dans l'artefact de la cure de la structure existant en dehors (quand, au mieux toujours, l'analyste n'y contrevient pas), ne dit-il pas la même chose ? Et cette appréhension transférentielle de la structure, je la pousse jusqu'à l'articulation des théories plus ou moins implicites, mais, au mieux encore, explicites, qu'ont l'analysant et l'analyste de ce qui conduit à telle position subjective. Le délire est encore de cet ordre : dire que la CIA vous poursuit pour telle action que vous avez commise dans le passé, est une théorie de ce que l'on est dans ce temps-là.

1.2.1. Symptomatologie extrinsèque

Il s'agit ici plus de position psychotique que névrotique. Je ne vais guère y insister puisque je le reprendrai au chapitre 2 en détails. Mais, disons dès maintenant que je considère comme psychotique une position tenue à un des postes de la structure un temps plus long qu'instantané (de quelques secondes à plusieurs années). Je veux dire que la labilité signifiante impose l'instantanéité des passages entre intension et extensions et vice versa. Dès lors toute position « tenue » à un des postes donne des effets symptomatiques (d'ordres) psychotiques, par absence de mise en fonction(nement) continu. L'inaccessible de la fonction en intension sans passage à l'extension est autistique. Une ou des extensions sans « retour » sur l'intension est psychotique, sous tel ou tel mode, on le verra au chapitre suivant.

Un point est à noter qui a son importance et qui me permet de surenchérir sur le propos immédiatement précédent : c'est qu'à ce rapport extrinsèque est liée dialectiquement la théorie qu'on en donne, quelle qu'elle soit. Elle objective la structure subjective en l'interprétant, c'est-à-dire en faisant obstacle à la dérive signifiante, à la fluence du signifiant, autrement dit en écrivant, en fixant elle-même les termes du compte rendu structural. De là elle aussi psychotise en jouant de l'instance (*enstasis*) de la lettre. En pratique, le problème est alors de réactiver ce choix interprétatif, de le refaire fonctionner, de le désobjectiver.

Les modes interprétatifs peuvent être différents, encore faut-il savoir les lier à la structure. Je vais donc d'abord, au titre de l'histoire de la psychanalyse et des signifiants dont nous dépendons tous, en spécifier les choix propres à Freud et les choix propres à Lacan — en les rapportant l'un à l'autre.

À cette symptomatologie extrinsèque vient s'adjoindre, comme je l'ai dit, l'opinion du sujet sur sa constitution. Mais en toute hypothèse, il faut aussi accepter l'idée qu'une structure extrinsèquement « normale » (idéale, plus exactement), et fonctionnant normalement sans à-coups, *i.e.* sans fixation(s), aussi labile(s) soi(en)t-elle(s), peut néanmoins apparaître psychotique (sans l'être vraiment), si le sujet se donne tel dans la théorie qu'il cherche à valider de lui-même.

On saisit qu'une telle problématique de validité-validation ouvre des horizons sur la façon dont la psychiatrie se méprend en ne distinguant pas entre la sophistique du discours (ce qu'elle vise à faire valoir) et son soubassement. Cela nous oblige à prendre en compte à la fois une théorie pragmatique (au sens linguistique et performatif) de la validité et son fondement

logique en théorie de la démonstration. Je le pointe ici, sans le développer, pour une reprise à venir.

1.2.1.1. *Théorie freudienne de la cure*

Freud analyse en tablant sur trois registres essentiels, noués entre eux, trois points ou trois espaces constitutifs du nœud borroméen (trois points-nœud, *Knotenpunkten*, dit-il, avec pour lui plutôt le sens de nœud « ferroviaire », ou point de recoupement, c'est-à-dire un point de surdétermination, une plaque tournante, et en cela point nodal).

a. *L'homophonie*

L'ordre signifiant est à la base de la pratique freudienne, déjà en termes de représentance de représentation rendant compte de la pulsion, mais aussi au travers des mots. La théorie du trait d'esprit³⁴ en définit l'organisation. Aucune des grandes cures qu'il ait relatées ne s'en passe : *Vermögen* (démuni/impuissant) dans le discours de Dora, *Rate/Ratte* (quote-part/rat) dans les obsessions de l'Homme aux rats, *S.P/Espe/Wespe/W* (tremble/guêpe) chez l'Homme aux loups (Serguei Pankejeff), *niederkommen* (tomber/accoucher) chez la jeune homosexuelle, sans parler des multiples jeux lexicaux dans les *Mémoires* de Schreber. Toutes les métaphores symptomatiques en dépendent. Les néologismes psychotiques sont de ce registre.

b. *La logique*

Freud ne cesse de répéter qu'il s'agit de redresser la logique du patient : quant à la culpabilité de l'Homme aux rats (celle du père qu'il prend à son compte), quant à la position de belle âme de Dora jouant en tiers dans les rapports du père avec Mme K., logique de la scène primitive pour l'Homme aux loups, participation homosexuelle de la jeune fille dans le donné à voir au père, ... Le désir du sujet s'y présente très précisément comme l'attache que celui-ci s'est constituée dans le réel afin de se donner lui-même comme l'inflexion de celle-ci.

c. *La grammaire*

Il s'agit de réarticuler les arguments du sujet (plutôt rhétorique que grammaire) dans sa propre grammaire, selon ce qu'il peut entendre au moment dit. Le point de vue rhétorique implique de repérer la visée du discours de l'analysant : pourquoi dit-il cela ? Que cherche-t-il ? Dans quelle position veut-il mettre l'analyste ? De quoi entend-il le persuader ? La ligne argumentaire demande à être explicitée afin qu'il y soit répondu convenablement. Ainsi en est-il de la conviction de culpabilité de l'Homme aux rats (que Freud qualifie de délire et de delirium), du principe de la séduction chez l'Homme aux loups, de la démonstration homosexuelle chez la jeune fille, du véridisme de la réalité chez Dora. Ce qui se démontre « objectivement » et ce qui se dit sont étroitement liés.

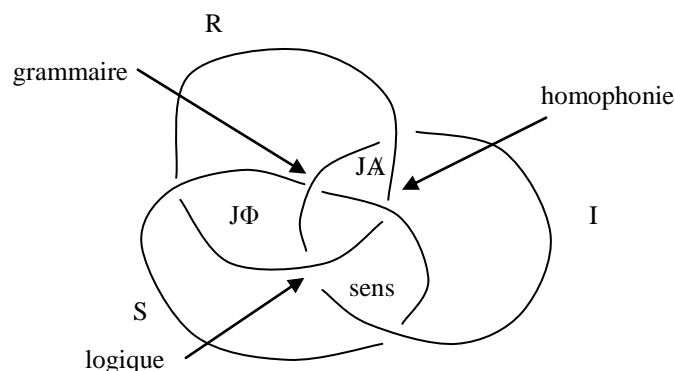
Et ce qui se dit de la part de l'analysant n'est pas uniquement en place pour « questionner » l'analyste, mais pour s'organiser subjectivement, se fonder comme sujet. Le transfert en prend un relief de fondement subjectif et pas uniquement de résistance.

Le mode de décision qui induit la conduite du sujet, comme système argumentaire de persuasion, de conviction, est selon ce point-nœud de l'argumentation inscrit au fronton du sujet. C'est reconnaissable *a contrario* dans de nombreux états d'indécision, d'indétermination, propre à la position psychotique.

³⁴ S. Freud, *Le trait d'esprit et ses rapports avec l'inconscient*, Gallimard.

d. Articulation nodale

Ces trois points-nœud se redéfinissent pour Lacan³⁵ en une structure solidement articulée et se prolongent dans les autres espaces du nœud, et notamment dans l'objet *a* (qui le centre) et les registres du réel, du symbolique et de l'imaginaire, en se conjoignant à la jouissance phallique, à la jouissance de l'Autre et au sens.³⁶



e. Retranscriptions

Cette articulation des points-nœud demande à s'écrire. A priori le nœud borroméen est spatial (armillaire), « déclinable » dans les trois dimensions (euclidiennes) de l'espace ambiant. Son « écriture » implique sa mise à plat. Quand bien même ses ronds ne seraient spécifiés d'aucune orientation chacun, sa mise à plat donne néanmoins (et seulement) deux types de nœud borroméen mis à plat, selon l'orientation scalaire (référence à un escalier en colimaçon) que prend le triskel centrant la représentation plongée sur la feuille, soit dextrogyre (horaire), soit lévogyre (antihoraire), respectivement :



Chacune de ces orientations scalaires est le résultat d'une mise à plat effectuée depuis l'un des quatre (sur huit) « quartiers » de l'espace tridimensionnel valant comme sommets d'un tétraèdre reliant des quartiers « diamétralement » opposés de l'espace. C'est dire que l'autre orientation est duale à cet égard par rapport à la première, selon les « cadrans » pointés par les sommets de l'autre tétraèdre.³⁷

La mise à plat du tétraèdre retenu (en ce qu'il se retranscrit en définitive comme centripète, visant l'objet *a*, le centrifuge étant rejeté) se donne comme carré modal. On aboutit ainsi à l'usage du quadrangle de Lacan, « simple » transcription (tétraédrique) des portions d'espace (nodales) concourant à l'organisation discursive du sujet. Cela dit toujours très succinctement.³⁸

1.2.1.2. Théorie lacanienne de la cure

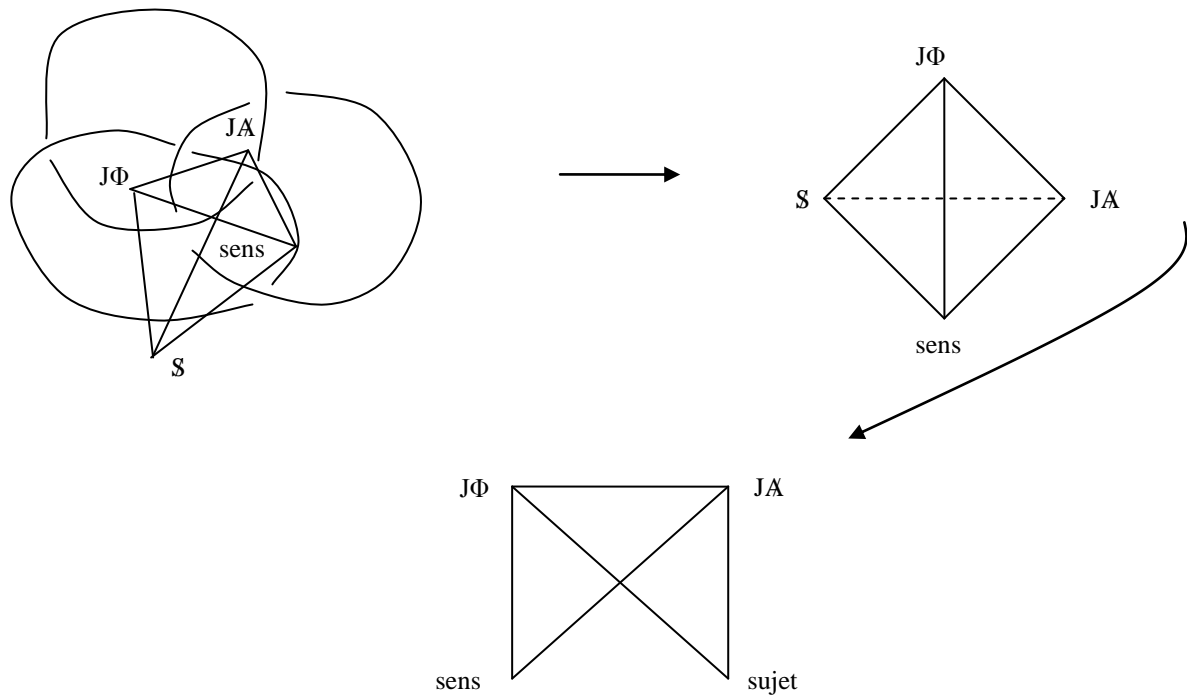
³⁵ Cf. J. Lacan, « Remarque sur le rapport de Daniel Lagache », *Écrits*, p. 664 ; « L'Étourdit », *Autres écrits*, pp. 491-492.

³⁶ Cf. R.L., *Le hors point de vue*

³⁷ Cf. J. Lacan, *Les non-dupes errent*, séance du 14 mai 1974.

³⁸ Pour un développement plus circonscrit sur la clinique, cf. R.L., *Le hors point de vue*.

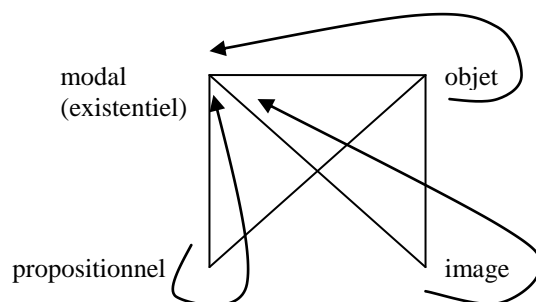
Parler de la théorie de Lacan, revient à reprendre la construction structurale exposée au 1.1. On saisit que Lacan repart de Freud (nœud borroméen freudien, carré oedipien), pour renouveler les termes théoriques qui « cadrent » cette structure théorique (extrinsèque). L'inscription du transfert dans un tel schéma de l'inconscient³⁹ permet de spécifier le choix intrinsèque de l'organisation de la cure, et donc de son levier de commande, par l'inclusion de l'analyste au concept de l'inconscient. Je ne reprendrai pas ce que j'ai déjà indiqué par ailleurs⁴⁰ en ce qui concerne le passage du nœud borroméen freudien au carré lacanien. Je me contente de l'indiquer ici en passant par un des modes tétraédriques :



C'est cette structure que Lacan réarticule en termes œdipiens, en quanteurs de la sexuation, en rapports littoraux (au temps et à l'écriture), ne serait-ce qu'eux. Surtout l'essentiel en est sa modalisation. Le sujet en effet est l'inflexion d'un donné (dans la double dépendance des deux modes d'après-coup), tant celui des propositions sur lesquelles il fonde sa conception de lui-même que celui du désir qui le meut. La structure existentielle du sujet n'est que l'inflexion de ce qui, par après, en devient un référent, particulièrement l'objet, cause du désir.

³⁹ Schéma réducteur, bien que quatre termes soient nécessaires (J. Lacan, *Écrits*, p.), en ce que des concepts distinguables sont condensés à chaque poste de cette structure. Mais étendre le graphe structural pour ne situer qu'un concept à chaque poste demande de démultiplier les termes de la structure à un niveau pouvant aller au transfini, en tout cas suffisamment grand pour être infini, si l'on veut saisir cette structure tout d'une pièce. (Pour mémoire une structure hexadique, deux pas en avant du quadrique, implique déjà vingt milliards de milliards de connecteurs hexadiques ! Par trop pharamineux pour être utilisable.)

⁴⁰ Cf. R.L., *Cahiers de lectures freudiennes*, n° 17 et *La lettre de Topologie*, 2^{ème} série, n°4, 5, 8-9-10, en plus de *Le hors point de vue*.



C'est dire aussi que la structure d'ensemble s'involue (selon sa raison signifiante)⁴¹ en une part d'elle-même — et c'est essentiel —, ainsi fait-elle partie comme modale — et même comme modalités différenciées pointées à chaque poste — de ce qu'elle est comme structure d'ensemble, et modale et propositionnelle. L'opposition modal/propositionnel se résout de toute façon en intégration du propositionnel au modal en ce qu'il s'en constitue (dans les deux sens, de modal au propositionnel, construction, et du propositionnel au modal, déconstruction).

1.2.1.3. La transformation structurale

Afin de ne pas compliquer l'exposé, je me contenterai de parler théorie uniquement à partir du carré modal, du tétrapode des discours, des graphes quadratiques (portant sur eux-mêmes) divers de Lacan⁴².

Pour le rappeler ici en bref, je considère comme psychotique toute position fixée dans la structure. Je ne cesserai de le marteler. Car *a priori* cette structure n'est constituée que sous des rapports et non comme états de choses imbriqués. Toute fixation en un point la chosifie et va à l'encontre de sa constitution fonctionnelle. Dans ce sous-chapitre, nous ne sommes pas dans une variation de l'idée (théorie) que s'en fait le sujet, mais dans une modification réelle de ses conditions existentielles de structuration. Ce sera développé au chapitre suivant.

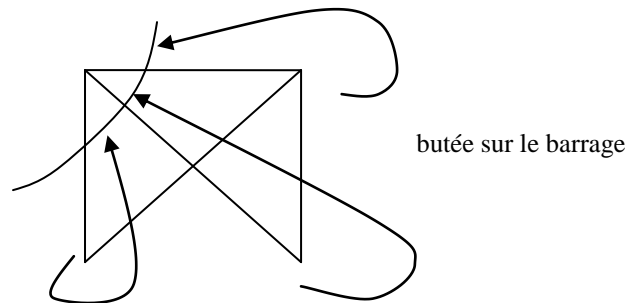
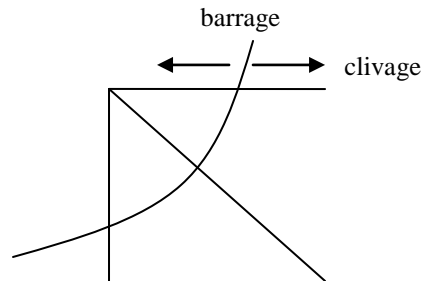
En effet, il faut entendre qu'à côté de la constitution idéale de la structure (valant comme conception de l'analyste, ici la mienne), nous trouvons — et ce n'est pas sans conséquence symptomatique — (1) une variation de la structure (quand bien même la structure idéale, *in abstracto*, n'est pas précisée) qui dépend de ce que l'analysant conçoit de lui-même, ce qui est donné chemin faisant comme structure subjective et conception du monde, avec donc les symptômes afférents à cette distance avec ce qui conviendrait *in abstracto* (et qui reste toujours à spécifier et réélaborer, sans que l'analyste l'impose à l'analysant) et (2, qui nous importe avant tout à propos de psychose) une position structurale réelle (plus ou moins rapportable à une conception théorique de la structure) dont les effets symptomatiques sont autrement réels qu'en (1) ; en quelque sorte, ce serait, pour le dire vite, opposer une symptomatologie respectivement imaginaire à une symptomatologie réelle, sachant que l'imaginaire, comme le réel, a lui aussi une incidence dans la réalité, ne serait-ce que selon l'expression (l'expression choisie : choix de la névrose) qui s'en fait. (Mais la surdétermination réelle de la variation structurale est aussi rapportable à un choix subjectif.)

a. Transformation d'ensemble

⁴¹ Cf. J. Lacan, *La logique du fantasme*, 15 février et 26 avril 1967.

⁴² Pour mémoire il existe 65536 connecteurs quaternaires.

Si rien ne fonctionne (sidération de la fonctionnalité intensionnelle) la structure est figée. Psychose d'ensemble, peut-on dire. J'en développerai la raison structurale. Souvent ce n'est pas symptomatisé. Et le sujet a toutes les apparences et les capacités réalisatrices de la névrose, sauf que sa capacité à dialoguer est notablement réduite (depuis une coupure d'avec l'Autre). Ce clivage (*Spaltung*), ce barrage (*Sperrung*) — au sens de Bleuler — empêche tout « retour » (selon le schéma proposé) des extensions sur l'intension.



La déconstruction des extensions bute sur le barrage. La fonction est ainsi mise à l'écart : ça ne fonctionne pas.

Pour m'en expliquer, je définirai le barrage en question — autrement qu'Eugen Bleuler, sinon Henri Ey — simplement comme la non-fonctionnalité des éléments néanmoins en jeu (les objets, les images, le langage). De là la symptomatologie psychotique. Je parle là de non-fonctionnement, au sens où des sujets psychosés en font état (c'est toute la clinique, au sens diagnostique, de différencier cette sidération du fonctionnement et l'idée névrotique que le fonctionnement, néanmoins présent, n'est pas opératoire, parce qu'il n'aboutit pas là où le sujet en attendrait quelque résultat). Ainsi, une patiente, prise dans un délire d'observation (comme dit la psychiatrie) dont son mari serait l'instigateur — des hommes d'une mafia surveillent à tout coin de rue ou en voiture, soit des milliers de personnes, tous ses faits et gestes —, cette patiente me dit simplement, en dehors du descriptif délirant, que la restriction de sa vie qu'entraîne une telle surveillance fait qu'elle n'est plus rien, qu'elle est vide, qu'elle ne fonctionne plus. Or, comme bien souvent, et c'est là une indication précieuse que nous donne Freud, ce qu'elle pointe comme conséquence est bien la cause de ses malheurs. Le délire n'est que la conséquence, et l'enrobage expansif de celle-ci, et donc de ce point qu'on se doit d'entendre comme essentiel : qu'elle est annulée comme sujet, narcissiquement, et qu'elle devient dès lors toute dépendante de l'Autre (le mari, la mafia, même ses enfants).

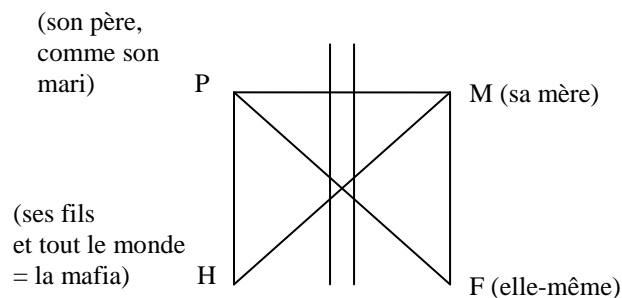
Cette même patiente, une autre séance, explique ainsi son manque de lien à autrui : si elle dévoilait (ne serait-ce qu'à sa propre famille) la machination de son mari, ce serait elle qui en serait rendue responsable, coupable. (Assurément, c'est bien elle qui ordonne les termes de ce dont elle pâtit.) Cette responsabilité est à entendre comme la « décision » (le

« choix » inconscient) de fomenter le délire, laquelle transparaît dans le contenu de celui-ci. (Ainsi, c'est bien de son interprétation propre qu'il s'agit, quand elle implique une volonté délibérée de la part de son mari de la réveiller chaque nuit en ronflant et en bougeant.)

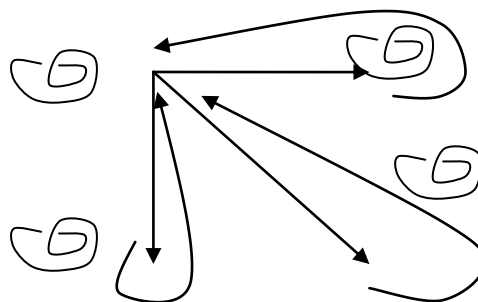
Cette position va dans le sens d'une identification à la mère, à qui sa propre mère, la grand-mère maternelle de la patiente, avait reproché d'avoir après son divorce — auquel elle avait été plutôt contrainte par le départ du mari auprès d'une autre femme — d'avoir abandonné mari et enfants (dont elle s'était occupée de fait : mais des enfants dont le père était dès lors tenu éloigné). Et ma patiente se reconnaît dans une identification maternelle à laquelle elle ne veut pas se rendre : pas question, même dans ces conditions difficiles d'existence qui sont les siennes, d'abandonner mari et (grands) enfants (enrôlés eux aussi dans la mafia).

Cette identification maternelle fait suite à une identification paternelle, bien resituée dans la cure. (Le père avait été décrit comme brebis galeuse, comme elle-même.) La question actuelle est de ne pas se rendre à une animosité à l'égard de sa mère, quand celle-ci la prend en ennemie, ne serait-ce qu'à souhaiter de bonnes fêtes à *tout le monde*, c'est-à-dire, comme l'entend la patiente à son détriment, en soulignant l'implication dans ce tous, du mari et des enfants.

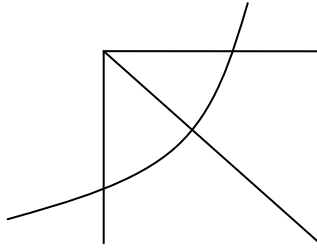
Ici, le barrage s'est constitué moins entre intension et extensions (et de ce fait le rapport au père tient partiellement) qu'entre partie masculine et partie féminine de la sexuation :



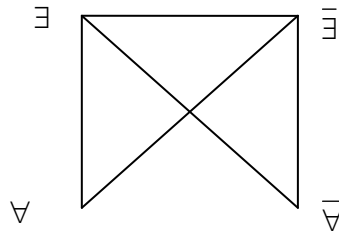
Alors que le clivage (*Spaltung*) normal (idéal) est situé au sein de la fonction (mœbienne) et dans la transcription de celle-ci en extensions,



le clivage psychotique le radicalise *entre* intension et extensions,



voire déplacé, comme on vient de le voir, entre quanteurs affirmés et quanteurs niés.



La transformation d'ensemble de la structure qui en dépend donne, selon la différenciation de Clérambault un délire en réseau, s'avancant par recrutement et intégration d'éléments dans l'ensemble interprétatif (délire de Sérieux et Capgras).

b. Transformation localisée

Si la fixation ne concerne qu'un, deux ou trois postes de la structure quaternaire, je la dirai localisée. Ici la position psychotique ne vaut qu'en secteur. Pas uniquement au poste du symbolique condensant signifiant binaire, sens, interprétation, mais aussi bien au poste du réel (Bleuler) et à celui de l'imaginaire (Clérambault).

Ce sont les délires passionnels de Clérambault.

1.2.2. Symptomatologie intrinsèque

À la différence de ce qui s'appelle « extrinsèque », en ce que la modification structurale est suffisamment réelle pour être saisissable extérieurement, il s'agit maintenant de la façon dont le sujet s'appréhende, et particulièrement les déplacements qu'il effectue selon cet abord. Il ne s'agit plus ici de la fixation structurale donnant une configuration particulière au sujet, mais de la délocalisation des instances dans les postes de la structure selon la conception qu'il en a, c'est-à-dire selon son désir ou son angoisse ou sa jouissance, ou ce qu'il cherche à impliquer de désir, d'angoisse, de jouissance chez l'Autre ou chez autrui. Autrement dit ce n'est qu'un mode de présentation (*Darstellung*) des choses : la variation n'existe que dans le modèle que le sujet donne de lui, de l'Autre, de leurs rapports. Et cette variation a une valeur intrinsèque parce qu'elle touche sa structure selon la participation de sa théorie à sa constitution, et uniquement saisissable selon ses propres termes.

Ainsi Dora préfère-t-elle s'inscrire dans une vocation maternelle (en concurrence avec sa propre mère et en identification de ce fait avec Mme K.) que dans sa féminité. Ce que Freud lui pointera, de façon insuffisamment préparée, sûrement.

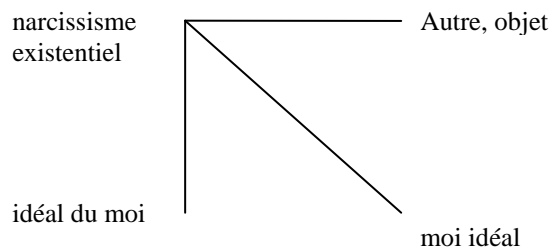
Ces transitions dans les places sont en elles-mêmes un effet d'*Entstellung*⁴³, de la transposition propre au rapport signifiant/signifié, ici assuré par le sujet dans une démultiplication des rapports en particulier fantasmatiques.

⁴³ Cf. R.L., « L'expérience de décalage », *loc. cit.*

1.2.3. Tableau de ces variations

Pour fixer très schématiquement les idées je donne ici le tableau synoptique des variations opérant dans la structure en la modifiant (psychoses) et de celles n'indiquant que la conception (inadaptée) que le sujet a de la structure (névroses, perversions).

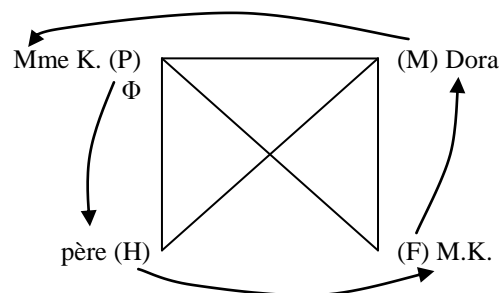
Chacune de ces transformations (respectivement extrinsèques ou intrinsèques à la structure) porte sur un des postes de la subjectivité,



soit en les organisant autrement, soit en les remaniant dans leur appréhension.

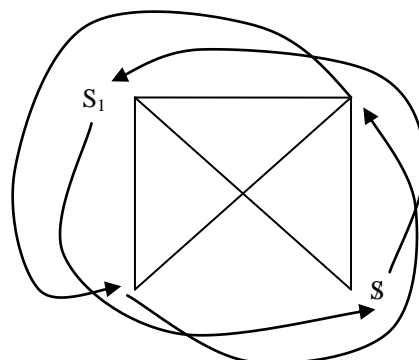
1.2.3.1. Névroses et perversions

Ainsi l'hystérie (Dora) correspond-elle à un quart de tour antihoraire dans le positionnement structural du sujet selon son désir.



Dora vise, derrière la position maternelle, à prendre la position phallique que tient Mme K., quand le père est châtré, et M.K. (pour lequel sa femme ne serait rien) est lui-même féminisé.

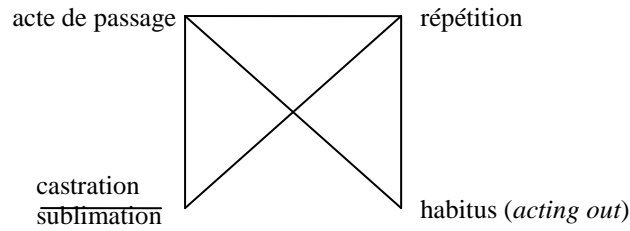
L'obsessionalité vaut pour un demi-tour antihoraire.



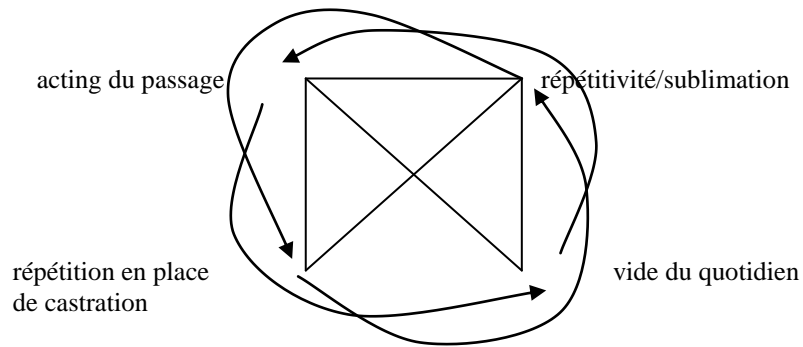
Ainsi l'Homme aux rats vise-t-il à prendre la place du père.

Encore faut-il ici donner un complément clinique que Lacan développe sur plusieurs séminaires et qu'on peut établir sur une redispotion pratique de la schématisation œdipienne⁴⁴ :

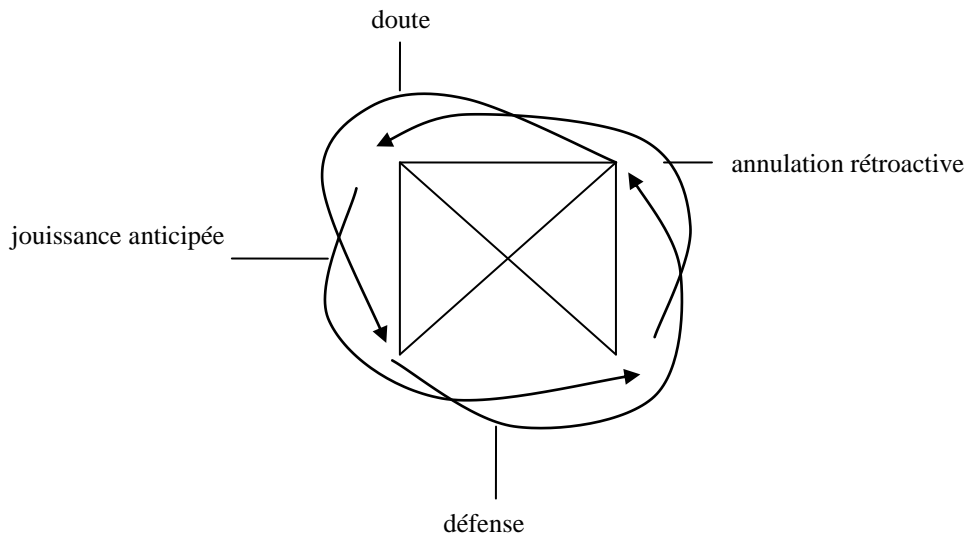
⁴⁴ J. Lacan, séminaires *La logique du fantasme* (1966-1967) et *L'acte psychanalytique* (1967-1968).



Cette schématisation permet d'entendre et de situer — je l'indique très rapidement — les symptômes dans leur organisation.



Ou encore :



Ce sont là (hystérie et obsession) deux schémas de la régression que je donne là pour fixer les idées, quand chacun appelle son développement propre.

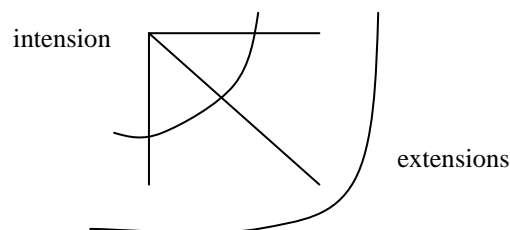
Quant à la perversion (je m'abstiens de schématiser), je dirai simplement, avec Lacan, que le sujet s'y détermine lui-même en objet dans sa rencontre avec la division (mœbienne) constituante de la subjectivité. Non plus identifié, comme dans la névrose, à la fonction en exercice dans sa transformation en extensions, il devient identifié au résultat (soit, selon le mode extensionnel, identifié à l'objet, dans le masochisme ; identifié à la représentation, dans le fétichisme ; identifié à la position contingente — et féminine — de toute subjectivité, dans l'homosexualité masculine ; identifié au signifiant, dans sa raison de maîtrise, dans le sadisme — et chacun de ces modes n'est pas sans renvoyer à l'objet : tout dépend à quel profit ; par

exemple, dans le sadisme, au bénéfice de l'angoisse de l'Autre ; dans le masochisme, au bénéfice de la jouissance de l'Autre ; dans le fétichisme, au bénéfice du désir de l'Autre,...).

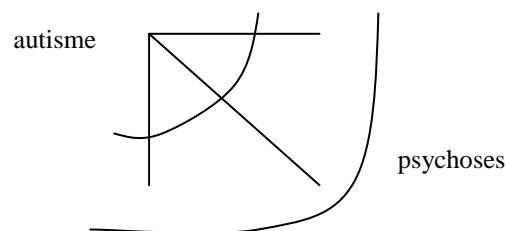
1.2.3.2. Psychoses

Comme je l'ai dit une situation psychotique se définit pour moi comme un coinçage extensionnel, au niveau du moi ou de l'Autre, c'est-à-dire une position non activée narcissiquement, non opératoire narcissiquement, en intension.

Ce coinçage explique la perplexité dont je fais le fond d'une telle situation psychotique. Le délire, comme le spécifie Freud, en est la voie de sortie, c'est-à-dire que, pour moi, il tend à remettre en jeu l'intension.

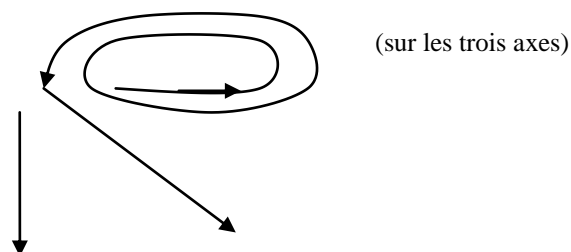


Freud pour sa part souligne plus facilement le repli autistique de la schizophrénie⁴⁵ que je situe au poste strict de l'intension.



Je me distingue donc de lui en n'adhérant pas à un point de vue essentiellement autistique de la psychose. Si, comme le dit Freud, la réalité est reconstruite dans la psychose⁴⁶, c'est pour moi que cette reconstruction est la stagnation à son niveau, sans plus de déconstruction ni donc de reconstruction véritable des extensions.

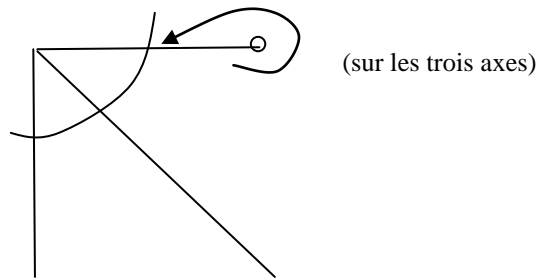
Normalement :



⁴⁵ S. Freud, « Pour introduire le narcissisme », trad. P.U.F., in *La vie sexuelle*, p. 82-83. (Il utilise le terme de « paraphrénie ».)

⁴⁶ S. Freud, « La perte de la réalité dans la névrose et dans la psychose », trad. P.U.F., in *Névrose, psychose et perversion*, p. 301.

Dans la psychose :



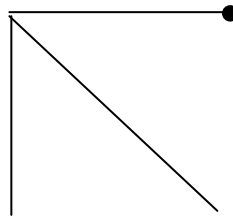
Comme le précise Freud alors (en 1924)⁴⁷ un comportement normal fait aller de pair, comme dans la névrose, de ne pas démentir (*verleugnen*) la réalité et, comme dans la psychose, de modifier celle-ci. J'entends là le double mouvement intensionnel et extensionnel, dans sa réversion. Et, comme ajoute Freud, ce comportement « n'est plus autoplastique, mais alloplastique ».

Lacan parle de ces questions sur le mode de ce qui, ne trouvant pas à se symboliser, insiste *dans* le réel. Freud disait que « le fragment de réalité repoussé revient sans cesse forcer l'ouverture vers la vie psychique »⁴⁸. Pour ma part, je dirais plutôt que ce qui ne se présente pas *comme* symbolique se donne *comme* réel. Cela permet de n'ontologiser ni le symbolique ni le réel.

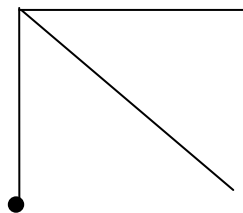
Je distingue donc

a. des « pathologies » différenciées,

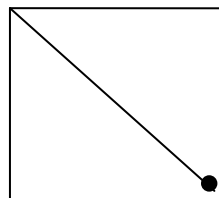
1. fixation R



2. fixation S



3. fixation I

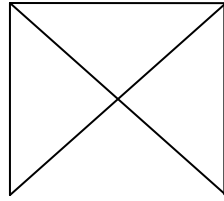


b. des spécifications plus dialectiques de la dite pathologie et donc moins tranchées,

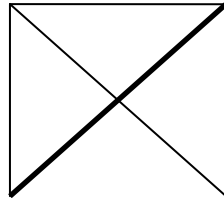
⁴⁷ *Ibid.*

⁴⁸ *Ibid.*, p. 302.

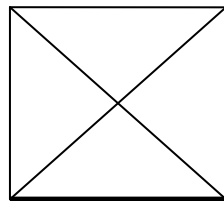
4. fixation RI



5. fixation RS

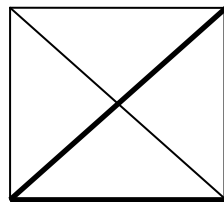


6. fixation IS

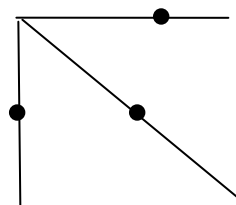


c. et enfin une structure d'ensemble de la pathologie, proche de la conscience.

7. fixation RIS



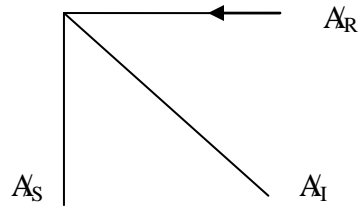
*d. Des positions intermédiaires, font état d'une « indécision » de la fixation.
Je les nomme « coinçages littoraux »,*



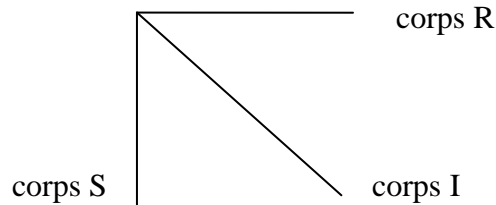
où la dialectique n'opère pas.

Surtout il faut se dire que chacun de ces coinçages, que je présente schématiquement comme une fixation à un ou plusieurs postes de la structure, n'est qu'une façon de faire valoir une ou des extensions (par exemple) au détriment de l'intension. C'est faire pencher la balance du côté extensionnel, et donc jouer d'une dialectique dans laquelle l'intension est perdante, parce qu'elle y est insuffisamment opératoire. On verra que j'insisterai ainsi plus sur la relativité des rapports extensions/intension que sur la fixation extensionnelle en elle-même, sans autre prise en compte. C'est cette relativité que j'appellerai plus proprement dialectique (même si j'utilise aussi ce terme pour rendre compte de l'émphasisation de deux extensions entre elles).

Encore faut-il d'ores et déjà insister sur les différents niveaux de complexification. Par exemple, si le sujet (narcissique) est mis sous le boisseau de l'Autre réel ($\neq A_S \neq A_I$),

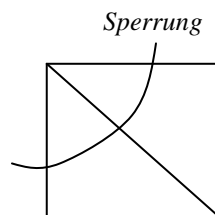


alors est dominant le rapport au corps ($A_R \rightarrow$ corps, objet, Mère, non-existence), mais ce corps est lui-même R, S, I.

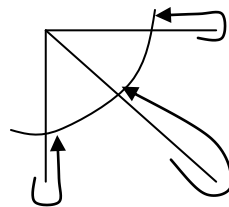


L'emphatisation de l' A_R par le corps se fait d'abord par cette surenchère visant à rendre le sujet dépendant du corps R. Ainsi comprend-on les multiples tentatives cherchant à s'en prendre à ce corps dans la schizophrénie. La catatonie s'explique ainsi, rendant le corps objectal sinon objectivé, mais déshabité par le sujet.

Dans tous les cas de psychose, ce qui compte est la fixation tributaire du clivage dans la structure,



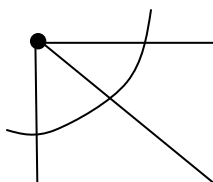
lequel empêche le retour sur l'intension et la reprise mœbienne de chaque champ d'asphéricité. L'équivalence mœbienne est réduite en fait à l'importance accordée à l'extension.



Le délire n'est qu'une tentative de retour (de « guérison ») butant sur le barrage. Il prend les caractères symptomatiques qui sont les siens justement à ne pas inclure la fonctionnalité dans sa constitution, ou à ne pas l'intégrer de la bonne façon.

1.2.3.3. Autisme

Pour mémoire, je situe l'autisme à ce niveau spécifique du narcissisme prépondérant ou isolé de toute construction extensionnelle, ou, dit autrement, l'autisme est proprement un coinçage au « niveau » de l'intension en elle-même (sans construction d'extensions).



1.2.4. Littoralité

L'indécision ou la dialectique inopérante entre intension et extensions donne une stagnation au niveau même du passage réversif de l'une aux autres et inversement. De là le caractère de quasi psychose de ces états communément dits *limites* (*border line*) entre névrose et psychose. Il s'agit bien plutôt de tout arrêt dans la réversion entre intension et extensions — et non plus d'un barrage. Se tenir sur la limite n'est pas pencher d'un côté ni de l'autre, ni même se tenir strictement sur un de ses versants.

Je n'irai pas plus loin dans cette veine dont je réserve la description pour un texte à venir.

Elle a cependant l'avantage de bien montrer que tous les détails de positionnement et de cheminement dans la structure trouvent leur pendant dans la clinique — exactement comme, en chimie, le tableau des éléments atomiques décrit jusqu'aux corps simples qu'on n'avait pas encore découverts.

*

2. La dite pathologie

La psychose ne concerne pas d'abord les productions « fantasmatiques » du sujet, elle est d'abord incapacitation. Les incapacités y sont multiples et variées et indiquent les différentes manières d'être psychosé (ou les différents « modes d'être » de la psychose). Ces incapacités concernent essentiellement la difficulté de faire (parler, aimer, échanger, réaliser, regarder, jouer, etc.) avec autrui, la difficulté de faire avec les choses (les prendre, les construire, les « réaliser », *i.e.* les intégrer imaginairement, etc.), la difficulté de s'intéresser aux représentations, au monde, aux groupes, etc.

Un double abord de la dite pathologie mérite attention pour son incidence en pratique. D'abord une redéfinition de la forclusion depuis Lacan s'impose. Ensuite je reprendrai sa valeur objectale.

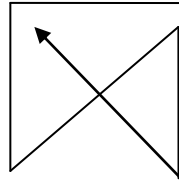
2.1. La raison forclusive de la position psychotique

Commençons par réinterroger le concept de « forclusion ».

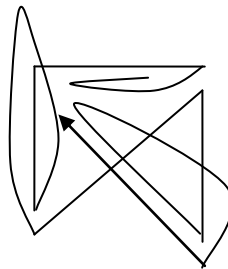
2.1.1. La forclusion n'est pas ce qu'on en transmet.

Déjà Lacan prenait (à mon sens ce n'était que pour une part, mais on le radicalise) une position de psychiatre en psychanalyse en concevant la psychose comme existant de toujours pour un sujet et pour toujours : « insoignable ». Je considère à l'encontre que « la psychose » n'est jamais qu'un moment psychotique (quelle que soit sa durée) pour un sujet qui suit de toute façon un chemin, variable, dans la structure. Dans ces variations structurales, *i.e.* variations dans la structure, un secteur entier de possibilités implique de la psychose. Ces possibilités, en devenant effectives, sont des stagnations en certain(s) point(s) de la structure, et ces stagnations définissent la position (et dès lors l'état) psychotique. Toute fixation, tout arrêt, dans une structure qui sinon est entièrement dynamique, est pour moi psychotique, je le

rappelle. Tout au moins, s'il ne s'agit pas exactement de fixation en ces points pour l'essentiel extensionnels, la psychose suit le regain d'intérêt ou de valeur qui peut leur être accordé au détriment des autres postes de la structure. C'est un arrêt dans la dynamisation de celle-ci. Je conçois cette dynamique structurale comme un chemin ininterrompu entre intension et extensions, sans arrêt, tout aspect y étant retenu au même titre que les autres. Par exemple, ce que j'ai précédemment indiqué comme possibilité :

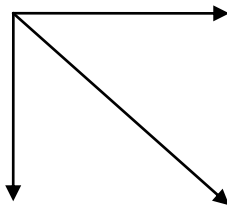


trouve sa dialectique dans des allers et retours (non sans introduction de décalages à chaque renversement) qui sont plus exactement de cet ordre :

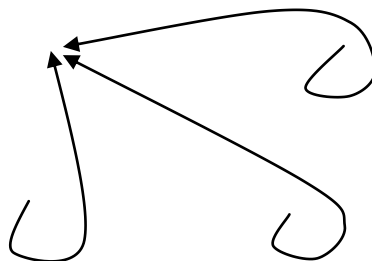


Je rappellerai aussi que les chemins qui ne trouvent pas leur prolongement dans un autre axe de la structure, et impliquant une symptomatologie psychotique d'abord à base de stagnation subjective (perplexité, indécision, athymhormie, anidéisme...), peuvent, comme il apparaît, ne concerner qu'un des axes, mais peuvent aussi impliquer l'ensemble de la structure, si la stagnation concerne plusieurs postes de la structure à la fois.

Mais, à tout coup, il y aura à distinguer ce qui est constructif (intension → extensions) et conduit à cette stagnation éventuelle

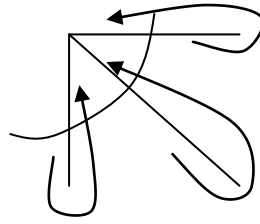


de ce qui aurait pu être déconstructif (extensions → intension)



et qui ne se fait pas, laissant le sujet en rade dans telle position. Dès lors la déconstruction non fondée d'intension (ou qui ne l'est plus) prend les caractères bien repérés du délire. Ainsi je soutiens que, comme l'interprétation (même non psychotique), le délire est déconstructif⁴⁹ : c'est la tentative de retourner à l'intension, par-delà le barrage

⁴⁹ Cf. R.L., « Le délire est déconstructif ».



(mais tenant nécessairement compte de celui-ci) ou, dit autrement, c'est la tentative de remettre en exercice la fonction intensionnelle, selon une rupture de la dialectique par trop équilibrée entre extensions et intension.

Par rapport à toutes les théories qui soutiennent la radicalité, la persistance et l'impossibilité de supprimer ou réduire (les effets de) la forclusion, je défends au contraire qu'elle n'est ni absolue ni invariable, mais réductible en sa raison d'être. Dire la forclusion radicale (et déjà il ne convient pas d'en parler au singulier : les éléments qu'elle touche sont divers), c'est à la fois la considérer comme absolue dans son champ comme dans ses effets, touchant le fondement, et dès lors les conséquents, de toute l'organisation symbolique, et empêchant toute construction symbolique et particulièrement la fonction de sujet. Or il ne saurait y avoir une absence de sujet dans cette affaire : la position (stagnation) psychotique ne peut être que celle d'un sujet, même coincé. Considérer qu'il n'y a pas de sujet dans la psychose sous prétexte que l'Autre y est prédominant est une *contradictio in adjecto*, car il y a toujours déjà du sujet afin que de l'Autre le soutienne. L'Autre est appelé à venir sur une scène, qui n'est que la scène subjective, uniquement afin d'y soutenir l'existence du sujet (y compris en s'opposant à lui). Même dans l'autisme un sujet existe, quand bien même il se trouve réduit à son narcissisme et coupé de l'Autre. Cependant le sujet psychosé se situe lui sur le versant de l'Autre, quand bien même l'autisme ne serait pas, bien au contraire, évalué chez lui.

La psychose est un phénomène symbolique, réductible par des voies signifiantes et ce n'est en rien un pur réel, hors symbolisation. Le lien symbolique-réel (nous l'avons vu au §1.1.) est un mode de dialectique entre eux et nullement une antinomie opérant entre des vases communicants, l'un se vidant dans l'autre. Normalement le réel est noué au symbolique, et je pense plutôt la position psychotique comme un lâchage de ce nœud, ce qui n'empêche nullement le réel et le symbolique de coexister.

Simplement le sujet prend un relief particulier de la coexistence « dénouée » du réel et du symbolique.

Le sujet est d'ailleurs si présent dans la psychose et le délire que Freud en vient à soutenir que le sujet psychotique aime son délire comme lui-même⁵⁰. C'est bien dire que la visée du délire est cette « construction » narcissique (plus exactement déconstruction de l'extension) : le sujet, sur le plan narcissique de la fonction en intension, n'est pas tributaire de son « âme » (malgré le *Seele* de l'époque de Freud) ou de toute autre instrumentation théologique, mais uniquement de la négativité déconstructive qui fait la fonction en intension ne tenir que du démontage des appareils qui lui donnent assise. Dès lors on est fondé à parler, comme on le fait pour la névrose, de « choix » de la psychose (évidemment inconscient et surdéterminé), *i.e.* choix de la position et du style de tenue de la position qui font expérience psychotique.

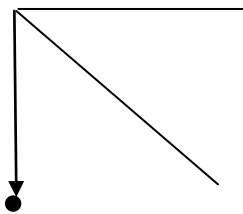
« Décompenser » une telle position, autrement dit délirer, c'est viser à se déplacer de cette position, quitter le lieu du coinçage, au profit des manœuvres de réactivation. Quand Lacan identifie délire et psychose, il va vite en ne faisant pas état du double mouvement déconstructif et constructif qui permet de les distinguer.

⁵⁰ Cf. S. Freud, Manuscrit H, « La paranoïa », trad. in *Naissance de la psychanalyse*, P.U.F., p. 101, et R.L., conférence à l'Hôpital Esquirol, juillet 2002.

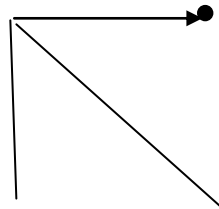
« Forclusion » ne signifie donc pour moi que mise à l'écart de l'intension, absence de dialectique avec elle et absence de mobilisation dans la structure. La forclusion n'est donc pas une annulation préalable à toute symbolisation, elle est bien au contraire partie prenante du symbolique et se constitue comme partiellisation et dès lors partialisation, dans la structure. En face de la dynamique structurale qui passe d'un point de vue à l'autre afin de tenir l'ensemble hors de tout point de vue devenant par là spécial, le coinçage psychotique souligne et spécialise un (ou de) tel(s) point(s) de vue. La psychose ne tient pas un non-point de vue. Elle emphatise certains éléments extensionnels. Voilà comment je conçois ce qu'on appelle « forclure » : choisir (selon un jugement inconscient, on le verra) certains éléments contre d'autres. Sous cet angle, ce n'est pas l'opposition à ceux-ci qui est déterminant, mais le choix des autres. Pourtant certaines positions psychotiques prennent leur départ dans le refus de se confronter comme sujet à la structure d'ensemble, voire seulement à certains de ses points.

2.1.2. Dynamique de la structure

La psychose ne supprime pas l'essentiel, mais le rigidifie (sidération). La structure n'y joue plus selon son rôle signifiant de fluence, dérivation, décalage, modifications, etc., et ne spécifie plus dans cet immobilisme, qu'un seul élément parmi tous (ou quelques-uns parmi tous). Il sera donné comme prépondérant à l'encontre des autres. Soit assuré comme vrai à l'envers de la structure de la vérité (« pas de vrai sur le vrai »),

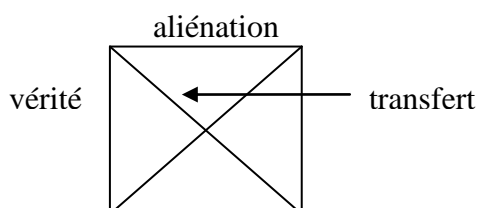


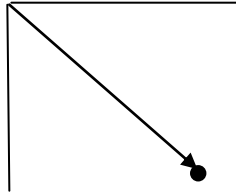
soit comme objet massivement réel et absolument, ontologiquement Autre, sans plus d'aliénation (« pas d'Autre de l'Autre »),



soit comme évident dans l'ordre des transpositions, comme si tout allait de soi, malgré l'absence de réalité du transfert, aussi effectif soit-il (« pas de transfert du transfert »)⁵¹.

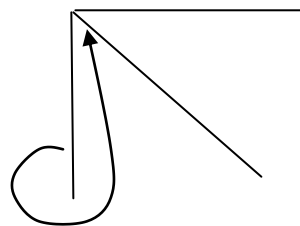
⁵¹ Sur ces aphorismes, voir Lacan, *L'acte psychanalytique* :



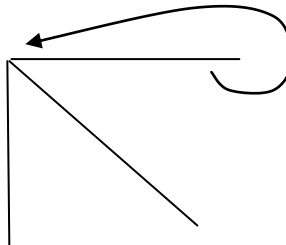


C'est dire que la théorie qu'a le psychosé sur soi-même, *i.e.* sur sa structure, emphatise et restreint à la fois sur un élément de celle-ci au détriment des autres ; elle ontologise, assure, avère, immobilise. Il faudrait donc distinguer entre position psychotique attenante à un choix de structure réel et position psychotique dépendant d'un choix de compte rendu à valeur fixative dans la structure.

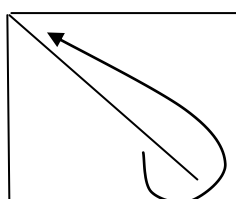
Ces fixations ouvrent à des fictions qui n'ont plus la qualité du mi-dire signifiant de la vérité. Celle-ci est assénée et ressortit à l'interprétation dans la remise en marche du système depuis le poste de la possibilité. Elle prend l'allure d'une interprétation assurée d'elle-même,



ainsi dans la paranoïa (pour être simpliste dans l'usage de la nosographie psychiatrique). De même dans la schizophrénie où le corps a la lourdeur de sa qualité objectale, sans n'être plus infiltré de symbolique (sans interprétation ou mieux littoralité entre le corps [du] symbolique et le corps réel). Les qualités d'existence réelle⁵² de ce corps dominent la situation. Tout objet vaut dans cette métaphysique où le réel prend le pas sur le symbolique — à l'encontre du nominalisme signifiant et autrement réaliste.



De toute façon l'évidence tangible de l'imaginaire, entraînant son propre réalisme, porte avec elle les caractères de la donne extérieure à l'encontre de ce que le sujet vient y chercher ou plus exactement à l'encontre de maintenir dans cet espace le désir du sujet. Alors cette ambiance, ce contexte tributaire de l'Autre, domine ce que le sujet peut y reconnaître en tant que soi-même ou venant de soi (moi idéal). Cela prend la tournure de l'automatisme mental.



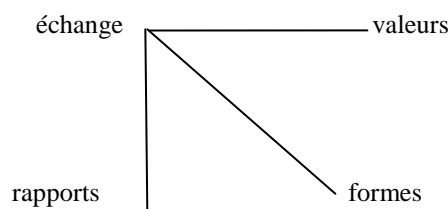
⁵² Freud : *reale Existenz*.

2.1.3. La forclusion du Nom-du-Père n'est pas tout

Lacan insiste sur la forclusion du Nom-du-Père comme le fondement de la psychose. C'est faire de la psychose une position ayant une certaine univocité. Je le conçois assurément ainsi : une certaine univocité, mais pas plus. Je situe en effet l'unité des psychoses, ou plus exactement des positions psychotiques, dans la fixation à un « niveau » (plus exactement : à un poste) extensionnel de la structure, on l'aura compris. Cela ne contredit pas Lacan : parler de fixation à un tel niveau, « périphérique », de la structure indique que le « retour » sur l'intension fonctionnelle ne se fait pas. Autrement dit l'intension en est rendue inopérante, puisqu'elle ne tient son activité que du démontage de ses appareils extensionnels. Ce non-fonctionnement (signifiant) de la structure constitue proprement la position psychotique. À mon sens, Lacan ne veut rien dire d'autre quand il parle de forclusion du Nom-du-Père. La fonction signifiante du Nom-du-Père est en effet essentielle dans la structure, à la base du montage (*Gefüge*) de celle-ci. Le Nom-du-Père détient la raison intensionnelle qui opère à la base de toute la structure. C'est en quoi la fonction paternelle, qui en rend compte, est au « centre » de la théorie psychanalytique comme au fondement de toute position psychotique. Je parlerai donc pour ce faire de Père ou de position paternelle — inopérante dans la psychose — plutôt que de Nom-du-Père, même si la fonction rhématique de nomination en dépend.⁵³ Très précisément Lacan n'évoque le Nom-du-Père, comme signifiant essentiel, qu'en terme de métaphore.

Comme la raison signifiante du Nom-du-Père est métonymique, je préfère considérer que la forclusion coupe court à l'effet métonymique direct qu'implique la signifiante comme telle : forclusion de la métonymie de l'Un.⁵⁴ Mais les autres rapports métonymiques subsistent : métaphore (la substitution fait lien), synecdoque (partiellisation), mais non fondés de ce rapport métonymique direct. (Soit dit en passant, mon schéma de triplicité extensionnelle n'en rend pas compte.) Les contrecoups de cette forclusion sont nombreux selon les différentes façons de rendre compte de la métonymie de l'Un-Père. Car la fonction métonymique est plus assurément représentance (*Repräsentanz* freudienne), signifiante unaire (Lacan disait : pur symbolique), soit S_1 dans l'algèbre lacanienne : fonction d'échange, de renvoi d'un « élément » à l'autre (d'une place à l'autre, plutôt), de relation, de mise en rapport. Chacun de ces abords de la fonction s'avère inopérant dans la psychose (c'est son côté autistique dans la schizophrénie, ou l'inflation du moi dans la paranoïa, ou le développement intensif de l'automatisme mental, ce qui n'empêche ni autonomie du monde vis-à-vis du sujet, ni confrontation à l'Autre, ni expansion des productions délirantes).

Les effets de relativisation des choses par la signifiante sont alors en berne. De là les extensions prennent le devant de la scène. Les valeurs dominent, ou par ailleurs les formes psychiques ou même les mises en rapports ou en connexion non fondées (ou insuffisamment fondées) d'hypothétique et qui, du coup, apparaissent assurées d'elles-mêmes. Non seulement le sujet n'entre pas en relation d'échange,



⁵³ Cf. R.L., « Rhème et nom », colloque Lysimaque *Nomination et objectalité*, 1999.

⁵⁴ Cf. R.L. : « Forclusion de la métonymie de l'Un », *Lettres de l'E.F.P.* n° 27, mais j'ai déjà critiqué le côté fixiste de la théorie que je développai alors.

mais pour rengrener cette machine il est tenu de donner la part belle aux valeurs, aux formes, aux rapports périphériques et seconds, ou, dit autrement, aux objets, aux images, aux mots. Contre la représentance en panne, les représentations dominent, non refondées d'hypothétique, donc non tributaires de refoulement primordial (constitué de la mise en jeu de la représentance comme structure d'hypothèse), et cela ne mène pas non plus au refoulement proprement dit. Sans signifiante pour en relativiser le sens, tout élément signifiant prend sens pour le sujet et le concerne donc (toujours dans l'optique d'une remise en marche du système, délirante, depuis des extensions non immédiatement ou littoralement fondées de signifiante, représentance, S_1 intensionnel.)

De là le sujet n'échange pas : il n'entre pas en rapport avec autrui, se referme sur soi, ne parle plus guère. Et pour s'en sortir il compte sur l'Autre, reste ouvert à l'Autre qui prend, par défaut, la place laissée vacante par l'intension signifiante fondatrice du narcissisme. Cependant, il est bien obligé de repartir de ce qu'il a à disposition, ces extensions sidérées, psychotisées, pour remettre en selle la signifiante. Malgré le non-fonctionnement fondamental de la métonymie de l'Un (ou plus exactement du rapport d'identification Zéro-Un), les autres aspects métonymiques restent opératoires, marqués néanmoins de l'absence de Zéro-Un en leur sein : la métonymie du rapport sujet-objet prend tout de suite un côté synecdochique, au même titre que le lien un-tous, ou l'incidence de l'image spéculaire « dans » le sujet, conservant en fait, en cas de psychose, son allure d'altérité.

Cette structure métonymique, Freud la radicalisait en terme d'incorporation, métaphorisée normalement comme incorporation orale : manger le Père mort. Mais c'est alors de manger la Mort qu'il s'agit, de l'incorporer. Car d'abord le Père est tué, donc mort, et de façon normative, seulement comme tel mangé. Le Père n'est là, dans la Mort, que la métaphore de l'absence, et son assimilation : passage du Zéro au Un. Le Père est dès lors toujours présent en chacun, mais présent en tant que vide, présentification de l'absence : principe asphérique de la mise en continuité globale des « contraires » localement opposables. Mais aussi mise en relation des points de vue extensionnels de la structure. Une patiente, passant en revue de façon éparse, différents épisodes incompris de sa vie, me disait : « Je n'arrive pas à les mettre en relation. »

Cette mise en relation opératoire des choses correspond à la *Bejahung* primaire de Lacan. C'est à elle que la forclusion coupe court — on l'a vu, au sens d'un fondement dialectique des choses et non au sens d'une annulation radicale. Mais la destructivité inhérente à la pulsion de Mort en dépend — essentielle à toute construction symbolique, et qu'il s'agit de ne pas confondre avec une quelconque réalisation de la mort ou mortifère. Ainsi la forclusion touche-t-elle la raison phallique (Φx) de la structure et la jouissance ($J\Phi$) qui lui est attenante, au profit de la jouissance de l'Autre. Je ne saurais donc soutenir, comme d'aucuns n'hésitent pas à le faire, qu'une position psychotique correspond à une absence de frein de la jouissance, que celle-ci serait alors exacerbée. Je dirais plutôt que la jouissance est bien présente dans la psychose, mais plutôt scindée de façon temporairement non réversible (le terme « irréversible », que je n'utilise donc pas, impliquerait une idée de non-limitation) entre $J\Phi$ et JA , autrement dit une façon de submerger la $J\Phi$ par la JA .

2.1.3.1. Les autres forclusions

Si donc la forclusion est bien celle de la *métaphore* du Nom-du-Père, elle est d'abord forclusion de la métonymie qu'est en soit l'articulé au Père, ou mieux : le Père comme articulation, rapport lui-même, ce qui signifie l'identification primordiale avec le Père.

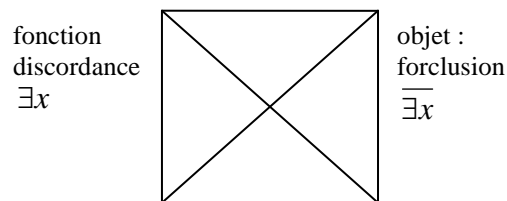
Mais la signifiante ainsi forclosée entraîne avec elle les autres éléments qui la constituent selon les appareils auxquels elle appartient : signifiant unaire S_1 (pour moi synonyme de signifiante) et signifiant (*i.e.* fonction) phallique.

Dès lors je dirai que la forclusion concerne, avec le *phallus* comme fonction (Φ), l'existentielle phallique qui met de côté la castration $\Phi x : \exists x . \overline{\Phi x}$, et la jouissance phallique ($J\Phi$). La mise au rancart de (SA) — qui relativise, comme signifiant, l'extension réelle qu'est l'Autre — laisse à l'Autre la possibilité de tenir tout le champ existentiel du sujet. Et la psychose apparaît être une position de recul devant la castration par absence d'incorporation du Père, et absence de séparation d'avec l'Autre. Le rattrapage de ce ratage se fait par suppléance anale à l'impossibilité orale. Mais peut-être que, sous l'angle de ces ratages du rapport à l'Autre, il faudrait distinguer (1) passer entièrement sous le boisseau de l'Autre et (2) l'ingérer totalement, en être tout à fait coupé.

Avec l'abrasement de l'Un, c'est toute la suite identificatoire qui fait problème — et le délire n'est que la remise en jeu, mais depuis un départ extensionnel, pas vraiment adapté dans ses conséquences, d'une tentative d'identification avec le Père quand elle vient encore à manquer, ou à être insuffisante.

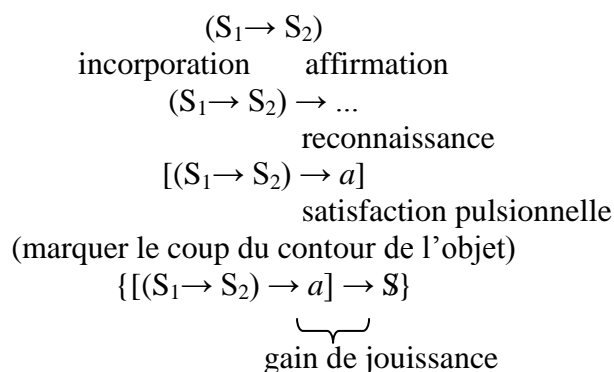
2.1.3.2. La forclusion ne vaut pas pour toute négation

Le rapport forclusion-discordance (la première touchant l'objet pointé par un substantif et la seconde touchant la fonction ; plus exactement : la discordance est un opérateur fonctionnel), rapport inhérent à toute négation, implique normalement un renversement du positif au négatif. Dans la psychose un renversement de l'incorporation (*Bejahung* primaire de Lacan), en tant que mise en jeu de toute potentialité, à la forclusion, est habituellement présentée comme l'élimination de toute potentialité symbolique. Effectivement l'incorporation assure la mise en œuvre des potentialités ($\exists x$) recelées par la fonction phallique, comme son alterne les refuse ($\overline{\exists x}$).



Mais cela ne signifie en rien que la forclusion supprime toute potentialité fonctionnelle. Elle n'est de fait qu'un élément parmi les autres de la chaîne des négativités. Pour m'en tenir à Freud, cette concaténation peut se donner comme la suite : forclusion (*Verwerfung*), dénégation (*Verneinung*), démenti (*Verleugung*), dédit (*Versagung*), renoncement (*Verzicht*)... Chacune a sa contrepartie positive, soit respectivement : *Bejahung* primaire (incorporation), affirmation proprement dite, reconnaissance, satisfaction pulsionnelle, gain de jouissance.

Autrement dit :

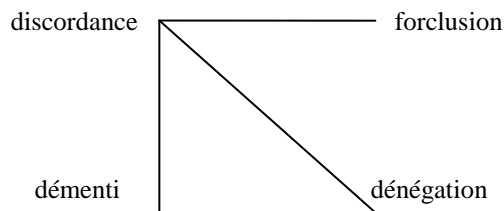


À chaque « niveau » négatif un réel est conçu

$$\begin{array}{ccccccc}
 & & \text{Reale I} & \text{Reale II} & \text{Realität} & \text{Wirklichkeit} & \\
 & \nearrow & & \nearrow & \nearrow & \nearrow & \\
 \frac{VW}{B_1} & \rightarrow & \frac{VN}{B_2} & \rightarrow & \frac{VL}{AE} & \rightarrow & \frac{VS}{TB} & \rightarrow & \frac{VZ}{LG} & \rightarrow \dots
 \end{array}$$

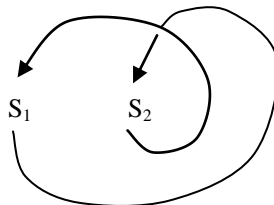
La discordance est l'aspect affirmatif de la négation, la forclusion en est l'impact négatif. De leur association, à chaque étape, un réel est suscité en tant que littoral entre négation et affirmation. On peut dire à la fois que le passage rétrogrédient forclusion → discordance est littoral, et que cette littoralité s'appréhende comme un nouveau réel à chaque fois. Ainsi la négation standard en français (*ne...pas...*) allie-t-elle ce double mouvement. Et la forclusion en clinique touche-t-elle plus exactement l'association discordance-forclusion. Il y a forclusion, dirai-je, quand le discordantiel n'a plus sa place, au sens de : n'est plus requis d'opérer. Mais par là, si le discordantiel prend bien valeur positive d'hypothétique (*Bejahung* primaire), il conduit à un réel toujours empreint de symbolique, de discordance, de décalage (*Entstellung*). Par contre dans la psychose, le réel en est coupé et prend son propre devenir, annulant aussi le décalage et prenant un caractère d'inamovibilité. Mais un tel caractère, avec ses particularités, se présente à chaque étape négative.

Aussi la forclusion ne tient-elle pas la place de la négation pour toute la structure. Ainsi Freud insiste-t-il sur le démenti (*Verleugung*), désaveu de la menace de castration, comme plaque tournante entre névroses, perversions et psychoses, et entre les positions psychotiques elles-mêmes.



Le passage d'une négation à l'autre dans la chaîne freudienne des négations est aussi littoral — il est affaire de discordance à la fois (1) entre négation et affirmation et (2) dans le passage d'une négation à l'autre. Cette discordance opère normalement (1) entre la *présentation* négative et la *présentation* positive (affirmative) de chaque étape « négative » de la construction du symbolique : ces étapes sont celles que nous avons considérées :

- $S_1 \Rightarrow$ potentialité du symbolique (JΦ),
- $S_1 \rightarrow S_2 \Rightarrow$ organisation signifiante (JA),
- $(S_1 \rightarrow S_2) \Rightarrow$ prise en compte de cette absence d'ontologie (castration),



- $[(S_1 \rightarrow S_2) \rightarrow a] \Rightarrow$ satisfaction pulsionnelle (concrétisation de la castration),
- $\{[(S_1 \rightarrow S_2) \rightarrow a] \rightarrow \mathcal{S}\} \Rightarrow$ gain de jouissance pour le sujet.

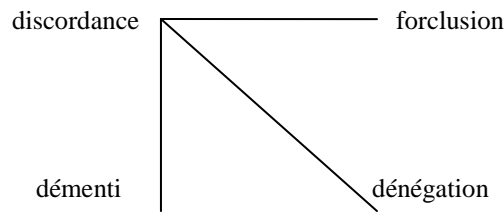
Mais la discordance opère aussi (2) entre un mode affirmatif et son ouverture sur une autre négation :

$$\begin{array}{ccccccc}
\frac{VW}{EV} & \text{---} & \frac{VN}{B} & \text{---} & \frac{VL}{AE} & \text{---} & \frac{VS}{TB} & \text{---} & \frac{VZ}{LG} & \text{----}
\end{array}$$

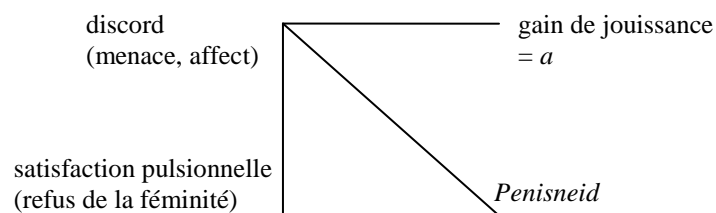
En troisième lieu la discordance opère entre (1) et (2) : elle est discordance entre le *rapport* négation/affirmation et le *passage* (ou l'ouverture) affirmation-négation.

La discordance est donc affaire d'écart — et la forclusion n'est normalement que la reprise de cet écart symbolique comme réel. Si cela n'opère pas, on peut le concevoir de deux façons, comme je l'ai déjà évoqué pour le lien sujet-Autre : recouvrement de la discordance par la forclusion et/ou détachement forclusif de la discordance. Le complexe (discordantiel + forclusif) est habituellement opératoire comme tel, mais il est scindé dans la position psychotique où le forclusif (propre à chaque type de négation) est détaché de sa raison discordantielle. Dit autrement : l'objet (le thème) est coupé de la fonction (le rhème). Cette forclusion sans véritable discordance correspond dès lors à l'impossibilité du passage : la barrière ne fait plus contact, comme aurait dit Freud, ou le littoral n'est plus transcription, comme aurait dit Lacan.

Pour le rappeler, la discordance comme passage est fonctionnelle, elle est intension,



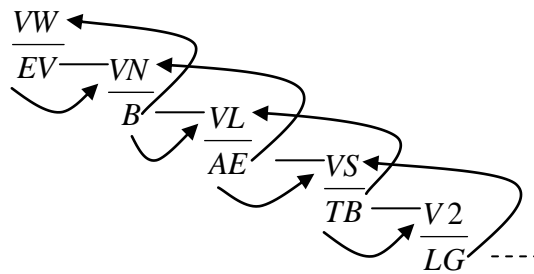
mais chacun de ces éléments négatifs extensionnels, ici présentés selon la distension entre eux, est à la fois réel, symbolique et imaginaire. Dans un second tour, cela inscrit d'autant l'abord subjectif de ces valeurs structurales en termes de castration :



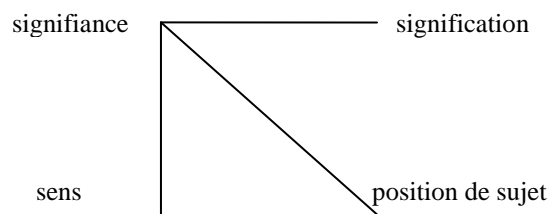
2.1.3.3. La forclusion passe sous les autres négations

Ce qui précède revient à dire que la forclusion ne saurait s'exprimer symptomatiquement seule. Ainsi peut-on comprendre qu'elle apparaisse longtemps sous le masque (ou le recouvrement) de la dénégation ou du démenti. Comment expliquer autrement qu'une position psychotique puisse, dans certains cas, être longtemps anticipée sans aucune expression psychotique ni délirante, pour « décompenser » à un moment difficile de l'existence (adolescence, ménopause...) lors d'un remaniement de la position sexuelle (dans la structure). Mais dans d'autres cas, rien ne permet de juger de l'antécédence d'une position forclusive sous les constructions négatives postérieures (et logiquement dépendantes).

Certaines décompensations ne sont que des situations forclusions par régression dans la structure, passant d'une négation ultérieure à cette négativité antérieure. Encore faut-il se rappeler que la raison signifiante des négations leur donne ce statut d'après-coup rétro— et progredient qu'assimile le symptôme.



On pourra lire dans Lacan⁵⁵ cette remarque que tout réel est tributaire d'une forclusion, même dans la névrose (disons au-delà de l'étape ou l'étage du démenti). De même la signification, quand elle n'est pas psychotique, se rend-elle tributaire,



pour sa valeur en elle-même normalement forclusive (une signification contre une autre, et aussi : une signification arrête le glissement de la signifiante), du niveau négatif du démenti, car il n'y a de réel humain que lié à la castration, c'est-à-dire lié à la signifiante qu'on se doit de reconnaître.

Il n'y a donc pas de forclusion radicale, mais des complexes dialectiques auxquels correspond pour chaque mode complexe (vite dit : pour chaque négation) une apparence symptomatique, dont il importerait de pouvoir faire l'inventaire en liaison avec les données classiques de la psychiatrie, mais sans se méprendre sur l'ordre d'organisation des choses. Je ne l'indique ici qu'afin d'en reprendre la question à l'avenir.

2.1.3.4. La dialectique intension-extension

Il faut donc entendre, puisque la question est celle du fonctionnement (intensionnel) des extensions, que celles-ci, même vécues sous leur abord négatif, doivent comporter en elles-mêmes l'indice de leur raison intensionnelle. Il y a psychose dans le cas contraire, quand la transcription intension-extension cesse de marquer l'une quelconque des extensions de sa valeur littorale.

L'essentiel reste dans tous les cas le retour sur l'intension, ce que tente aussi le délire sans toujours y arriver.

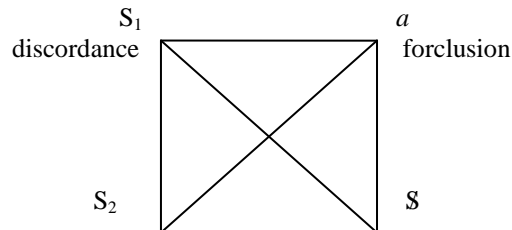
La finesse de la dialectique entre forclusion et discordance, incluant toutes les étapes de développement de leur organisation : de la potentialité propre à l'incorporation de la signifiante comme évident, à la différence entre sujet et monde (objets) et à la saisie (reconnaissance) de cet écart (castration) entre sujet et objet quel qu'en soit le langage (bon/mauvais, plaisir/déplaisir, *Lust/Unlust*, intérieur/extérieur...), puis à la satisfaction propre à ce ratage constitutif de la pulsion, et à l'en-plus qu'on en tire — toutes ces étapes concourent dans leur dialectisation complexe à un imbroglio difficile à démêler — et qui

⁵⁵ Spécialement dans *La logique du fantasme*

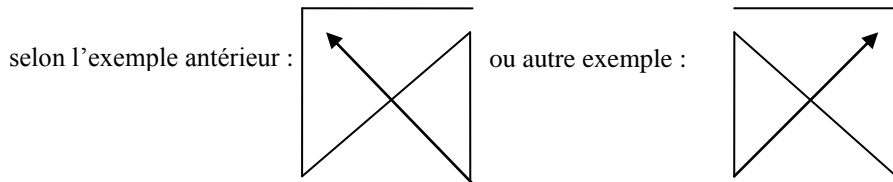
appellerait à la rescousse la théorie des nœuds et des emmêlements⁵⁶ (comme Freud parle des pulsions).

2.2. La valeur objectale de la forclusion

Que la forclusion prenne en elle-même (le dire ainsi implique déjà une position psychotique, puisqu'il ne saurait se soutenir qu'un élément de structure vaille en soi) la place de l'objet n'est pas sans conséquences.



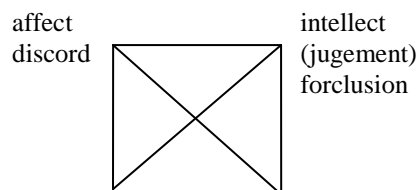
Toutes les conséquences tiendront dans la position incontournable de l'objet, qu'on en parle, qu'on en passe par là, ou qu'on y aboutisse. Soit



2.2.1. Le jugement de rejet⁵⁷

Freud ne parle jamais de forclusion sans en lier la notion à celle de jugement. Il identifie même le jugement de rejet ou forclusif (*Verwerfungsurteil*) au rejet du jugement (ou par le jugement, le jugement s'éliminant de soi-même : *Urteilsverwerfung*). C'est dire que le jugement a partie intimement liée avec la forclusion. Le jugement qui concerne la réalité des choses (ou leur réel) est toujours forclusif : il joue de taxinomie, de délimitation des éléments, de spécification des choses, d'organisation du monde... au détriment des mises en continuité qui sont toujours au risque de ne pas permettre de distinguo (du moins tant qu'on ne constitue pas correctement une logique asphérique). C'est dire que le jugement est sphérique : il sépare intérieur et extérieur. Il permet de ne pas confondre la fonction en intension et ses transcriptions, les objets, les images, les mots, et non plus la signifiante et les signifiés. Freud distinguait classiquement jugement d'attribution (positionnant le sujet vis-à-vis d'une chose) et jugement d'existence (permettant de positionner la chose dans le réel), même s'il renversait leur jonction en fondant le jugement d'existence sur le jugement d'attribution.⁵⁸

Cela signifie surtout que le départage entre la position affective (narcissique) propre à la représentance et l'intellect



⁵⁶ Alison MacArthur, « *The entanglement structure of polymers* », in L. Kauffman, *Knob and applications*, Word Scientific.

⁵⁷ Cf. R.L., « *La Verwerfung* », intervention à Bruxelles, 1998.

⁵⁸ Cf. S. Freud, « *La dénégation* », trad. in *Résultats, idées, problèmes*, t. II, P.U.F.

est affaire de négation. On ne saurait revenir sur les « contenus » psychotiques (coincages ou délires) sans en passer par l'organisation complexe des négations. Et je n'aborderai pas encore ici les négations lacaniennes.

2.2.2. Le substantif

Le jugement opère des césures dans le monde en coupant (*Spaltung*) l'ordre du monde de sa raison signifiante (narcissique). Ou bien ce clivage est normalement littoral, la barrière faisant contact (et le sujet est le sujet clivé de l'idéal normalisant), ou bien il est forclusif, introduisant un barrage psychotique entre le monde et le fond narcissique du sujet. Comme je l'ai dit, la signifiante comme rhématique fait nomination ; elle se distingue de ce qui est nommé et construit grâce à cette nomination, et qui implique un réel d'objets. Le verbe comme rhématique se transcrit en substantif, objectalisant. « Courir » devient « le courir », sinon « la course », voire « le coureur ».

Le sujet ne saurait se référer au monde sans ce passage par le forclusif (lié alors au discordantiel) : ce monde d'objets en dépend. Encore faut-il que ce monde ne prenne pas son envol sans la signifiante et qu'il ne vive pas sa vie propre — car dès lors le forclusif est scindé du discordantiel et ce monde devient psychotique pour le sujet. Ainsi du trou sur le nez de l'Homme aux loups qui appelait à la construction de l'interprétabilité des rapports de celui-ci avec ses médecins, quand ce n'était que mise en jeu forclusive et partant métaphorique du trou du symbolique en tant que phallique. (Voir les arbres troués des dessins d'enfants.)

Le substantif est posé là (thème, thèse : prosthèse et prothèse), sans pour autant faire *Dasein* : pas d'être là-dedans. Il a les caractères objectivant de la mise en valeurs et de l'évidence, dont s'assure le sujet psychotique. Il semble dès lors inamovible, prenant « substance ». Le nom (qui désigne sans nommer) remplace le verbe (seul nommant, *i.e.* en position de Père). La position psychotique n'implique aucune ontologie, quand bien même la part belle qui y est faite à la métaphore semble y tendre.

2.2.3. L'objet

Jugement et substantif déterminent, l'un par coupure (décision), l'autre par désignation, l'objet en jeu, surtout en cas de psychose, d'où l'assurance ontologique dont le sujet y fait preuve néanmoins. Pour le répéter, il y a psychose quand l'objet n'est plus relativisé par la fonction, par la syntaxe dont il dépend, et s'il vit son propre devenir. La contrepartie (*Gegenstand*) du sujet prend alors le pas sur lui. Se maintient dans ce cas sans modification *das Ding* dont communément le sujet se fonde, partie constante sur laquelle il s'appuie. Mais cet étayage peut avoir une telle constance que le sujet n'y trouve plus place.

Freud parlera ainsi du monde comme normalement fait d'objets (*Objekt*) en face du sujet, selon le dualisme qu'il démontre à propos de la pulsion (pulsion du moi, pulsion d'objets). Cet objet est toujours déjà perdu, puisqu'il n'est rien que transcription du symbolique comme trou, devenant manque. Il en devient un objet idéal — mais il cesse de l'être dans la psychose, où l'objet prend le pas sur le sujet du narcissisme.

2.2.4. Le thème

Parler du thème revient à situer « l'objet » d'un discours, soit, pour ce qu'on en disait dans les siècles antérieurs : un « sujet ». Le thème fonde le sujet retenu par le discours. Dans les états psychotiques, la récurrence des thèmes a même permis une classification psychiatrique des délires selon les thèmes qui les constituent.

Le thème fait ainsi suppléance au trou symbolique, à la jouissance phallique, à la signifiante. Il est posé comme thèse (et prothèse) assurée d'elle-même, sans plus de relativisation signifiante.

2.2.5. Le prédicat

Le jugement d'attribution spécifie les qualités de l'objet selon ce qu'en fait le sujet. Si cet ordonnancement échappe au sujet, la position de celui-ci se psychotise. Ainsi des voix injurieuses dans le délire. L'objet y devient simple soubassement de la métaphore déliée de la métonymie.

Le sujet n'est plus que ce qu'il est comme Moi : « un pôle d'attributs », dit Lacan⁵⁹. Il n'est plus que focalisation de prédicats soutenant l'option du mal en ne s'organisant que depuis l'Autre.

2.2.6. L'écrit

Dans la psychose le caractère forclusif des choses retrouve ce que l'écrit a de fixant pour le signifiant. De là l'utilisation de l'écrit par le sujet visant à se départir de sa psychose pour retrouver l'usage narcissique et intensionnel de ses fonctions.

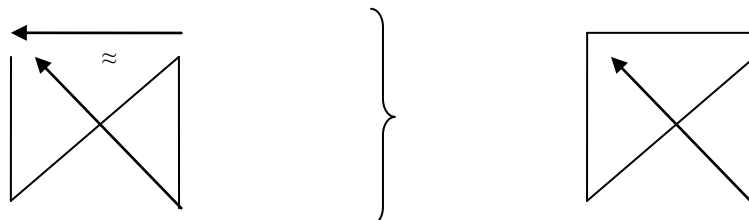
Le sujet y repart de ce qui fait texte pour lui, mettant à plat son savoir textuel pour en assurer l'ordre du monde dont il pâtit. Mais par là-même il se donne les possibilités de coordonner la structure de la lettre comme caractère à la littoralité lui permettant un retour nécessaire sur la signifiante comme fondement aliénant d'identification.

2.2.7. Le littoral

Plus exactement l'écrit est communément un facteur du littoral, et dans la psychose où le passage ne se fait pas a priori, il implique une contingence permettant de réviser les troubles du passage du non-rapport au rapport, tels que Freud les situait, par exemple, entre transposition dans le temps et transposition sur l'objet, lors de sa perturbation sur l'Acropole.

2.2.7. La cote de valeur

Lacan soutenait que l'objet cotant comme valeur ce qui s'en détache⁶⁰, on peut repartir de ce concept de cotation de valeur (l'objet cotant la signifiante, ou l'affect : *Affektbetrag*, non pas quantum d'affect, mais cote d'affect en termes de valeur) pour en spécifier le retour délirant de l'extension réelle sur l'intension : elle résume le trajet chiasmé entre extensions et intension, celle-ci venant chercher celles-là pour les mobiliser.



2.2.8. L'objet incontournable : le plus-de-jour

⁵⁹ J. Lacan, « Remarque sur le rapport de Daniel Lagache », *Écrits*.

⁶⁰ J. Lacan, plus exactement : « La métonymie opérant d'un métabolisme de la jouissance dont le potentiel est réglé par la coupure du sujet, cote comme valeur ce qui s'en transfère. », *Autres écrits*, p. 418.

De toute façon le trajet nécessite d'inclure l'objet qui est incontournable pour coter la jouissance.

Une autre façon de le dire est de rappeler⁶¹ qu'il ne saurait se soutenir d'intension sinon depuis ce qu'est l'objet comme plus-de-jouir (*Lustgewinn*). Le gain de jouissance anticipe sur la jouissance. Comme gain de jouissance, comme produit, il est appelé à soutenir son antécédent (sur un plan de structuration génétique) par voie rétrogradante. Le délire n'est ainsi que le rappel réel de cet incontournable symbolique.

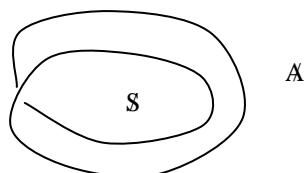
*

3. Modes variables d'extensivité de la structure. Leurs pathogénies spécifiques

Une façon de vérifier l'adéquation de la théorie à ce qu'elle est censée décrire est de mettre en jeu chacun de ses abords différenciés dans des cas d'espèce qui permettent de tirer cette théorie vers l'une ou l'autre des dites « entités » nosographiques. Pour cette raison, je reste attaché à la nosologie classique française (disons Henri Ey) : elle me paraît pour l'essentiel constituée, bien que souvent de façon intuitive, à partir de ces rapports d'extensivité s'incluant dans des abords dès lors variables de la théorie. Ces multiples abords des mêmes choses produisent une différenciation chaque fois distincte entre les registres réel, imaginaire, symbolique. Chaque abord spécifique comme métaphore particulière implique un symptôme distinct (comme lui-même métaphorique, donc à la puissance 2) ; chaque abord théorique de la structure, permettant d'accéder à des éléments différenciables subjectifs, implique un mode d'être symptomatique du sujet (chaque mode définit un symptôme spécifique).

3.1. Le lien du sujet à l'Autre

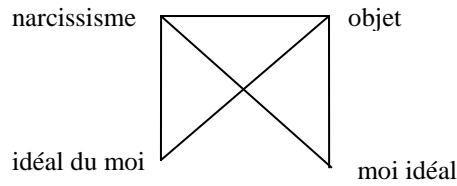
Il n'y a de sujet que dans son articulation asphérique avec l'Autre,



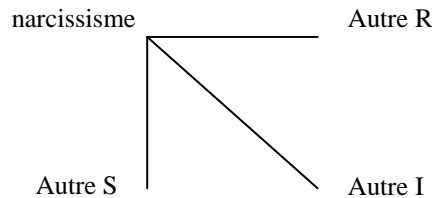
chacun étant globalement en continuité avec l'autre, bien qu'ils soient localement distincts. Mais ni le sujet ni l'Autre ne sont réductibles aux locuteurs ou protagonistes en présence. Sujet et Autre sont deux modes, deux types de rapport entre locuteurs. Ainsi ne s'agit-il pas de les répartir, par exemple en identifiant le sujet au patient et l'Autre au thérapeute (analyste, tout autant que psychiatre, etc.). Analysant et analyste mettent en jeu ensemble tel mode du sujet (ainsi, pour Lacan, le sujet supposé savoir définit le transfert) ou tel autre — mais aussi tel mode de l'Autre. Cette conception requiert des définitions différenciées de chaque mode du sujet et de chaque mode de l'Autre. Lacan pourtant utilise inconsidérément le terme de « sujet » pour en parler sur ce plan structural et pour en désigner l'individu qui s'en fait l'incarnation. Mieux vaut éviter ce piège.

J'ai déjà donné les modes standard du sujet

⁶¹ Comme par exemple Freud l'avance dans *Le malaise dans la civilisation* (alors que c'est abrégé par la traduction des P.U.F.) : le *Lustgewinn* anticipe sur toute satisfaction pulsionnelle.



De même, l'Autre se présente en extension selon les trois registres lacaniens du réel, de l'imaginaire et du symbolique⁶²,



inscrits ici en opposition avec le fondement narcissique du sujet.

Cela permet de comprendre en quoi le sujet psychosé est, fixé en extension, situé sur le versant de l'Autre dont il fait les frais en ce que l'Autre prend alors nécessairement le pas sur l'Un du narcissisme. Comme je l'ai déjà évoqué (§ 2.1.1.) cette bascule est plus dialectique qu'une exclusion radicale. Ce n'est donc pas que le sujet soit pris radicalement dans l'Autre qui est déterminant d'une position psychotique, mais qu'il passe sous sa coupe.

3.1.1. L'aliénation

La question est donc celle de la façon dont l'aliénation est vécue dans ces cas. Normalement l'aliénation se donne symboliquement comme paire ordonnée, le sujet étant « tiraillé » entre l'Un et l'Autre, soit entre S_1 et $(S_1 \rightarrow S_2)$:

$$\underbrace{S_1 \rightarrow (S_1 \rightarrow S_2)}_S$$

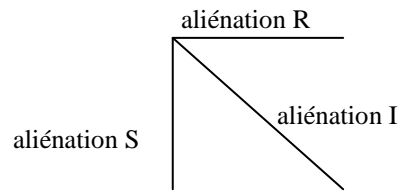
(Cela implique que ce n'est pas la stricte dépendance de l'Autre qui fait l'aliénation. On ne saurait donc appeler le sujet psychosé un « aliéné ».) Si cet « équilibre » bascule vers le versant de l'Autre (soit vers $(S_1 \rightarrow S_2)$), l'aliénation prend un caractère particulier qui ne constitue plus une ouverture sur l'aboutissement de cette situation, vers ce que Lacan nomme « séparation ». Le sujet ne se produit plus — et se trouve en gésine, comme l'on traduit Schreber. On n'a plus affaire à ce *se parere* (parturition) qui se mêle à un *se parare* et un *separare*. C'est à mon sens le fondement de la psychose : le sujet s'y trouve en position d'attente — sur le versant de l'Autre. Son *aphanasis* se réalise sans plus constituer un élément formateur.

L'Autre — « insuffisamment » barré de l'Un (Un en moins dans l'Autre) — prend alors une position dominante dont le sujet fait les frais. Lacan en a surtout décrit l'abord normal :

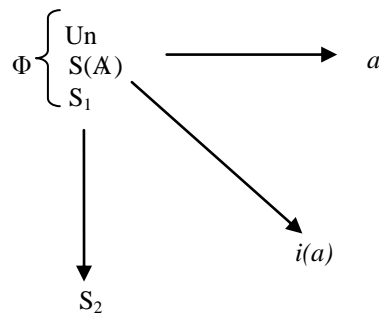
- aliénation imaginaire du stade du miroir,
- aliénation symbolique du séminaire *Les quatre concepts*,
- aliénation réelle du séminaire *La logique du fantasme*.

⁶² J. Lacan, séminaires des années 1970.

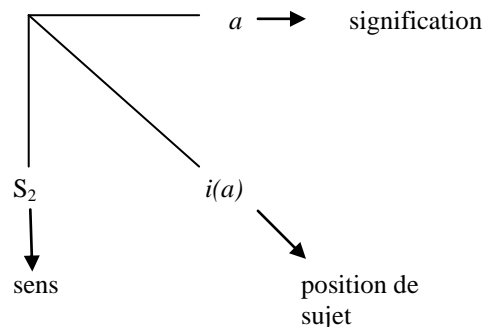
Ainsi dans l'aliénation « pathologique » (parce que fixée extensionnellement) symbolique, l'*aphanasis* n'est plus uniquement une condition d'existence de la subjectivité, mais une annulation réelle du sujet dans son désir, alors simplement dévolu à l'Autre, ce désir.



Dans ces aliénations pathologiques, qui ne dialectisent plus la fonction phallique et ses extensions, mais se condensent sur le versant de celles-ci,



les extensions prennent une valeur dominante, telle que les effets de signifié rendant compte des modes de saisie du phallus prennent le pas sur toute raison signifiante.

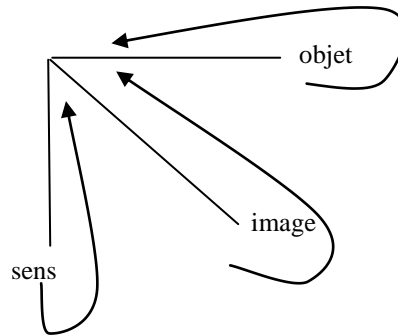


Dans cette dialectique penchant du côté extensionnel le signifié domine le signifiant, alors que lui seul, le signifiant, est en mesure d'assurer du lien, de l'échange, de la représentance.

$$\frac{\rightarrow S \quad \rightarrow S' \quad \rightarrow S'' \rightarrow}{s \quad s' \quad s''}$$

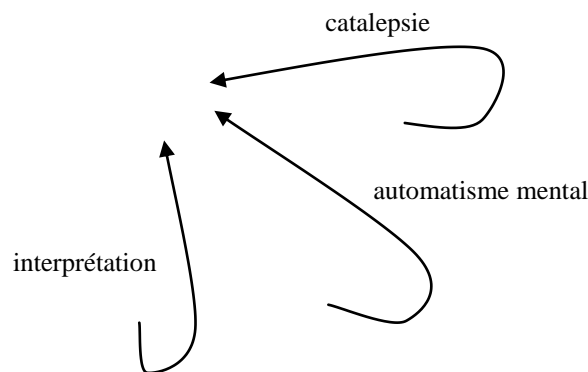
De là aussi le côté fixé de la position psychotique.

Mais la remise en route du système fixé ne peut s'effectuer que depuis les extensions, et de leurs caractères particuliers, pour remettre en jeu le signifiant. Cela repart donc de l'objet, de l'image, du sens. Une remise en jeu des trois axes implique un passage systématique par l'objet,

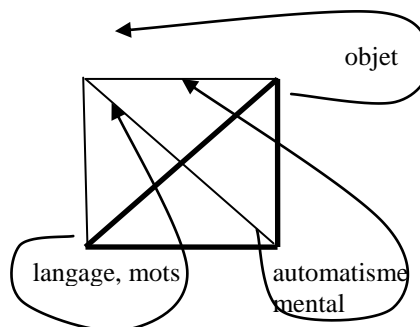


afin de passer outre le barrage psychotisant, tout en étant encore marqué par lui, et malgré cela.

Dans son côté déconstructif des fixations extensionnelles, le délire réarticule ces modes extensionnels (mises en valeurs, mises en formes, mises en rapports) et prend l'allure que chacun d'eux lui décerne, j'y insiste : sans être déjà opératoire comme fonctionnel. D'où le côté intangible, répétitif, organisateur de l'habitus subjectif qu'il prend, en étant un équivalent de castration (non plus menace, mais castration effective : le sujet disparaît sous/dans l'Autre, et surtout l'Autre réel).



Le lien entre deux déconstructions, entre deux extensions voire trois, donne, par exemple, l'hallucination vocale, objet essentiel de la réalisation subjective dans l'Autre, situé entre l'extension langagière et celle de l'automatisme.



3.1.2. Le lien à l'Autre réel

Les valeurs extensionnelles de l'Autre réel se donnent d'abord comme objets. Et un monde d'objets dont la fonction échappe au sujet induit la perplexité de celui-ci. Dans le même sens, leur remise en œuvre leur donne un caractère d'agressivité dont le sujet fait les frais. Ils ne sont alors que pierres d'achoppement et non plus supports d'existence pour le

sujet. Cette « réussite » extensionnelle de l'acte définit dès lors tout acte comme ratage réel (et non plus symbolique). En quelque sorte le trou réel prend le pas sur le trou symbolique, et leur ex-sistence d'objet domine l'existential subjectif.

Je prendrai l'exemple de cette patiente dont la salive ne lui appartenait plus : plus question d'avalier une salive qu'on lui faisait venir dans la bouche sans que ce soit la sienne (évitons les confusions avec la névrose qu'induit le subjonctif : alors que ce n'était pas, de son point de vue, la sienne). Face à cette situation à la fois infecte et intenable, elle était ainsi obligée de cracher constamment. C'est là ce que je pointe comme devenir autonome d'objet.

Les étrangetés prennent leur source dans cette coupure du sujet d'avec les choses.

3.1.3. Le lien à l'Autre symbolique

Il s'agit d'abord de saisir en quoi le sujet est alors tributaire du propositionnel, des signifiants linguistiques, du sens.

3.1.3.1. *La part du propositionnel*

La « fixation » sur l'Autre symbolique est plus exactement un déséquilibre⁶³ en faveur du propositionnel contre le modal, contre le subjectif. Si les phrases, les énoncés valent en eux-mêmes contre l'énonciation, le sujet n'est plus que l'objet de ces propositions qui s'imposent alors à lui comme si elles étaient et fondées en elles-mêmes et toutes et toujours fondées pour le sujet, le concernant à tout coup. Ainsi aucun énoncé qu'il rencontre ne peut-il être relativisé de façon signifiante. De là chaque énoncé est absolu : absolument vrai. La vérité des discours n'est plus non plus passée au-dessous pour en fonder subjectivement (*hypokaīmenon*) la structure discursive. Elle vaut alors comme toujours assurée. La vérité psychotique n'a plus rien du relatif signifiant propre au mi-dire de la vérité névrotique. Et le paranoïaque tient un tel discours de vérité.

3.1.3.2. *La part linguistique*

À distance des signifiants lacaniens, dans la psychose les S_2 deviennent, si je puis dire, simplement saussuriens : chaque support de sens vaut en soi comme si un sens lui était toujours attaché, sans qu'on n'ait plus recours à la signifiante narcissique du sujet pour en redéfinir à tout instant le choix particulier de sens. Détaché des signifiants, le sujet est l'impact constant d'un sens donné en lui-même, et antécédent sur lui comme le démontre le devinement de la pensée.

3.1.3.3. *L'effet de sens psychotique*

Dès lors tout sens vaut en lui-même et concerne donc le sujet. Les écoutilles ne se ferment plus et le rapport aux énoncés de rencontre, comme à ceux qui se concoctent pour ce sujet dans la sphère de l'Autre, est inéluctable : le sujet est constamment impliqué par ces énoncés. Aucun sens qui ne vaille pas pour lui — et toujours dans l'adversité de ce rapport à l'Autre avec lequel il n'est plus en continuité. Mais cette adversité, entendons-le bien, ne vise qu'à rétablir cette continuité. Même agressif le contact existe (c'est l'intérêt du délire), quand sinon (avant le délire) le sujet était psychotiquement coupé de l'Autre.

3.1.4. Le lien à l'Autre imaginaire

⁶³ Je ne défends pas les théories de Morel sur la dégénérescence.

Le sujet dans la psychose est coupé de son image narcissique, il n'est plus question de reconnaître son cadre (*habitus*) d'existence, sa propre image comprise. La dépersonnalisation y est essentielle. Il n'y a plus de point de vue narcissique sur lequel s'appuyer. Ni même énamoration. Disons que la haine-amoration est scindée dans la position psychotique où la haine prend le pas sur l'amour, et que c'est à quoi cherche à contrevenir le délire.

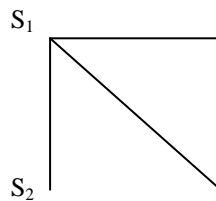
3.1.5. Topologie du sujet et de l'Autre

Dans la psychose, le sujet n'est plus en continuité avec l'Autre. Leur rapport n'est plus asphérique (continuité et distinction associées), mais strictement sphérique (différenciation pure et simple). De là, quand le sujet essaie (dans le délire) de remettre en jeu une continuité, une base d'opposition avec l'Autre sur laquelle fonder un raccord. L'agressivité du rapport à l'Autre prend de là sa raison d'être structurale.

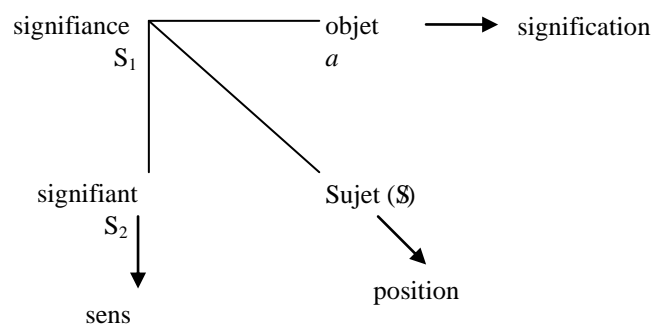
Le sujet est alors dans un univers sphérique ; j'en souligne le côté universel (*tout* prend sens, ou l'élation élève le sujet au niveau de l'univers). Les quanteurs universels (\forall et $\bar{\forall}$) pointent ce risque au sein de la sexualité.

3.2. L'abord signifiant de la structure et de la symptomatologie

Quel que soit sa distinction en réel, imaginaire, symbolique, le fond signifiant de la structure est entièrement déterminant de la pathologie. Pour le faire saisir, reprenons le b, a, ba lacanien, soit $S_1 \rightarrow S_2$. Ce rapport signifiant concerne préférentiellement (c'est-à-dire en première approche) le lien du sujet (toujours vécu narcissiquement, et non tant impliqué comme « moi », ni même idéal du moi) à l'Autre symbolique.

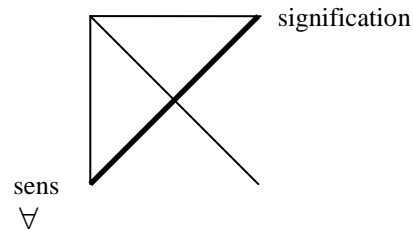


Il s'agit d'abord de la fonction de la signifiante telle qu'elle induit tout signifiant proprement dit, et infiltre tout effet de signifié,



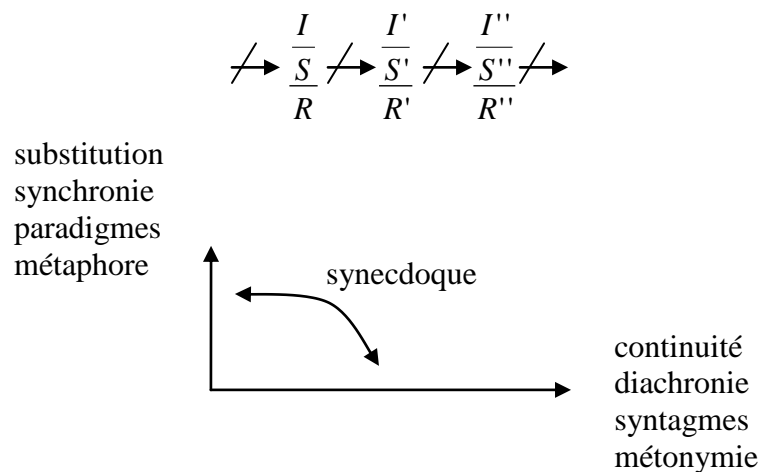
selon des modes différenciés de représentation de la structure.

Particulièrement cela vaut pour le sens qui s'autonomise : si tout prend sens dans l'interprétation délirante, c'est aussi que le sens est accolé à la signification, mais surtout que le quanteur universel spécifie cet effet de sens détaché de la signifiante. Alors l'extension universelle n'est plus contenue par l'existentielle modale. D'où l'expansion paraphrénique ou l'élation du syndrome de Cotard.



3.2.2. Métonymie et métaphore

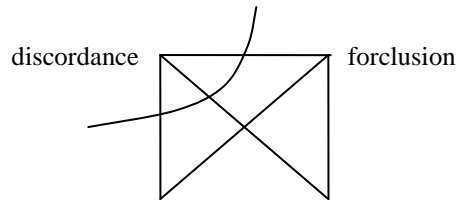
Les deux axes du signifiant sont touchés quand la métonymie de la chaîne signifiante, sa diachronie, sa fonction syntagmatique, est mise en berne. Avec la signifiante inefficace, c'est la liaison même spécifiant le signifiant qui n'est plus opératoire.



Quand la continuité métonymique est atteinte, ne reste que la substitution métaphorique, mais sans plus s'appuyer sur sa raison métonymique (ordinairement, pas de métaphore qui ne fasse métonymie ; ici la métaphore vise à reconstituer le lien sans y parvenir d'emblée). L'effet de sens prend toute la place, modifié par l'absence de métonymie dans la chaîne qu'il semble constituer néanmoins sans que ce soit véritablement le cas. Le sens s'impose contre la relativité signifiante et la métaphore (délirante) contre la métonymie. Mais cela vaut aussi pour la signification et la position subjective : à la fois impératives (en place de l'exigence narcissique, pulsionnelle) et fixées. D'où, là encore, le côté inamovible de la position psychotique. En même temps signification et position subjective sont empreintes de l'Autre.

3.3. La négation psychotique

Le lien discordance-forclusion est brisé en cas de barrage.



Le déterminant substantif est alors dominant contre la raison rhématique de la discordance. Je le rappelle, la discordance schizophrénique est l'effet de cette rupture. C'est encore la discordance standard, mais considérée du seul point de vue de la forclusion comme facteur dominant. Alors autant utiliser le terme de « discord » (*Verstimmung* : « humeur désaccordée »)⁶⁵ que propose Lacan pour traduire l'affect.⁶⁶ Assurément, selon le propos de Freud⁶⁷, l'affect (donnant accès à la représentance) est l'effet d'une représentance (ici : discordance) coupée de la représentation.

3.3.1. Discordance et forclusion

La tentative, depuis l'extension, de reconstituer l'intension inaccessible souligne l'affect (la représentance) propre à la signifiante, depuis un abord qui ne convient pas en soi (s'il est détaché de la signifiante). De là le discord qui remplace la discordance (discordance a, je l'ai dit, le sens d'une positivité de la négation), voire ce qui prend fonction psychotique (si je puis dire) : ici une discordance, vécue depuis l'extension, ayant alors non plus valeur d'*Entstellung* revenant sur l'intension, mais de bizarrerie, désaccord, voire « désaffectation » schizophrénique. Je ne reviendrai pas sur ce que j'ai exposé au chapitre 2.1.

3.3.2. La chaîne des négations

Les négations sont des foncteurs essentiels de la construction symbolique. Et la construction opère depuis leur « part » ou plus exactement leur fonction discordantielle, quand la déconstruction (essentielle « en retour » à l'élaboration de la construction) repart de leur valeur forclusive. (De là le délire comme déconstructif, interprétatif.) Chaque étape met en place un réel, qui sert de base à l'étape suivante. Chaque réel est ainsi normalement construit, « symbolisé », dit-on, par sa raison discordantielle et leur élaboration d'ensemble constitue proprement le symbolique.

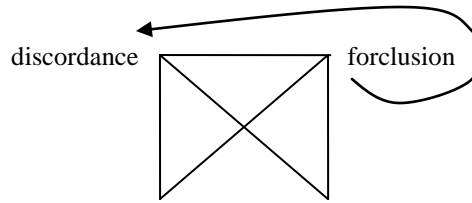
3.3.2.1. La forclusion

Détachée de la discordance la forclusion est le moteur essentiel de cet étagement de négations. C'est en quoi Lacan la situe comme coupant court à toute symbolisation. Je dirais plutôt que le forclusif, pour produire une psychotisation, est dans une dialectique avec le discordantiel, défavorable à celui-ci. Ce n'est qu'à ouvrir par déconstruction à la discordance que la forclusion produit (selon un supposé « retour ») la discordance basale de la chaîne négative,

⁶⁵ Cf. S. Freud, « Un trouble du souvenir sur l'Acropole », *Cahiers de lectures freudiennes* n° 3/4, lysimaque, 1984.

⁶⁶ J. Lacan, *Autres écrits*, p. 527.

⁶⁷ S. Freud, in *Métopsychoanalyse*, Gallimard.



soit l'incorporation du Père où je reconnais ce que Lacan appelle *Bejahung* primaire. Le maintien ou la primauté de la position forclusiv n'ouvre pas ou guère à la *Bejahung* primaire.

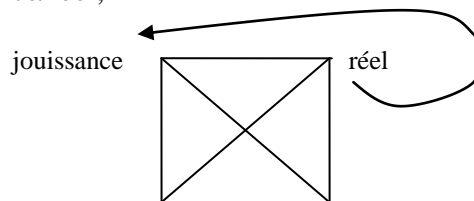
L'incorporation spécifie normalement à toute possibilité symbolique comme la forclusion semble y couper. L'incorporation a fonction de nécessité dont tout possible dépend. Ainsi la discordance est-elle la mise en jeu de l'hypothétique dont dépend la construction symbolique. Cet hypothétique, donné comme initial, produit un premier réel (*das Reale 1* que Freud donne comme antérieur, en tant que support subjectif, *Real-Ich*, au *Lust-Ich*, au sujet de la jouissance). Mais ce réel est tributaire de la forclusion qui l'organise comme condensation, substantivation des possibles. De là, quand la forclusion prend le pas sur la discordance, un réel qui s'autonomise vis-à-vis du symbolique.

La position forclusiv de base est ainsi celle de la schizophrénie.

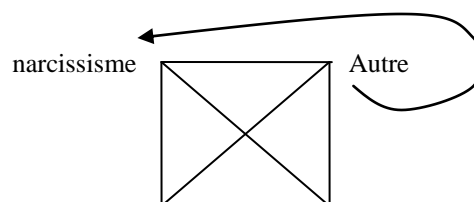
Sa réélaboration discordantielle conduit normalement à la dénégation. Donc : soit forclusion seule (fixation schizophrénique), soit forclusion + discordance ouvrant à l'étape suivante.

3.3.2.2. La dénégation

La réalisation seconde de la discordance par la dénégation implique un second réel (donnant un *Real-Ich* postérieur au *Lust-Ich*)⁶⁸, spécifique de la césure antérieurement acquise entre discordance et forclusion et qui est reprise alors dans des langues différentes (comme dit Freud) : *Lust/Unlust*, jouissance/réel,



bon/mauvais, intérieur/extérieur, sujet/objet, soit au total narcissisme/Autre,



autrement dit en langage de signifiants (signifiante/signifiants), intension/extensions. Ce clivage opératoire est essentiel à toute position subjective qu'il fonde comme normale.

Mais n'en conserver que la négativité forclusiv (sans plus de discordance) donne le négativisme psychotique.⁶⁹ Avec ce négativisme, il faut entendre la tentative de retour sur l'intension, tentative déconstructive des extensions. Au fond la psychose est négativiste

⁶⁸ Freud, dans « La dénégation », donne un *Real-Ich* postérieur au *Lust Ich*, et dans sa métapsychologie, un *Real-Ich* antérieur, sans qu'il pointe cette élaboration comme contradictoire, d'où la distinction entre deux *Real-Ich*.

⁶⁹ S. Freud, « La dénégation », *loc. cit.*

puisqu'elle implique un démontage des étayages pulsionnels, un refus de la castration cherchant néanmoins à remettre celle-ci en jeu. La dénégation est dans ce « néanmoins ».

3.3.2.3. Le démenti

Reste au sujet à accepter ou non cette « castration » que fonde la dénégation. Reconnaître la production de l'objet comme scindé du sujet, soit reconnaître ce que Freud appelle « castration » en la fondant d'hypothétique (qu'il nomme « menace » de castration) est essentiel à la position subjective normale. Sans quoi, en voulant démentir cette position, le sujet s'annihile lui-même (se résout à n'être rien) : non séparé de l'Autre ou de l'objet.

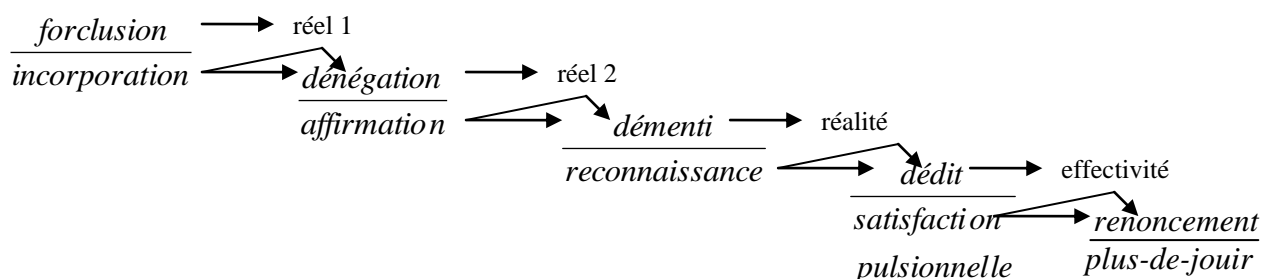
Le démenti est ainsi pour Freud une plaque tournante des positions subjectives, entre névroses, psychoses et perversions. Du moins utilise-t-il ce concept (*Verleugnung*) explicitement pour perversions et psychoses. Entendons : il y a démenti pathologisant, lorsque la discordance n'est pas opératoire (lorsque son effet dénégatif de scission sujet/Autre et de mise en continuité concomitante est récusé).

Cette position de refus de la castration comme menace est, pour moi, spécifique en particulier de la paranoïa. En effet elle récusé ce à quoi mène la discordance reconnue, soit à une réalité distincte des réels, et que Freud appelle réalité psychique (*psychische Realität*). La réalité psychique, uniquement prise comme réel, implique une fixation paranoïaque aux choses, aux sens, aux significations comme valant en eux-mêmes. Buter sur la castration (chercher à se démettre du refus de la féminité) permet l'appréhension de cette difficulté comme homosexualité. De là l'indication que donne Freud d'entendre la psychose comme défense contre l'homosexualité — mais cette assertion est à resituer. De toute façon la même raison « homosexuelle » est impliquée (en aimant son délire comme soi-même) dans le choix de se positionner comme sujet à un poste extensionnel normal de la structure, celui du contingent (auquel attient la fonction féminine).

3.3.2.4. Dédit et renoncement

Ensuite, la reconnaissance de la menace de castration étant acquise, nous passons à la névrose, soit encore tributaire de l'Autre qui peut toujours se dédire (dédit = *Versagung*) de ce qu'il est censé induire d'existence subjective, soit assurée de la position subjective, quand le sujet peut encore renoncer à cet acquis (renoncement = *Verzicht*).

De là l'ensemble négatif auquel on peut raccrocher de multiples positions psychotiques, selon que la discordance y est validée ou non à chaque étape ; à partir du rapport forclusion/discordance, on construit donc :

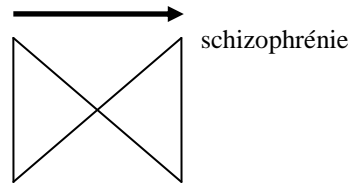


3.4. L'objet

Le passage par l'objet est, on l'a vu au chapitre 2.2., incontournable. En effet l'objet est la matérialisation de la forclusion et de ses avatars (démenti, etc.). À la fois il est le point d'aboutissement de la construction et le point de départ de la déconstruction. À chaque

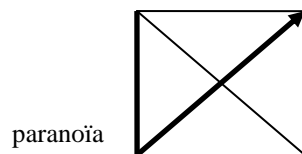
moment, il assure le point d'arrivée de la discordance, et la stagnation à ce niveau forclusif donne avec le trajet qui y vient et en part la particularité psychotique en jeu pour le sujet. Bien sûr, pour autant il ne s'agit pas d'en oublier les autres extensions, mais le rôle de l'objet est essentiel dans la psychose.

3.4.1. Schizophrénie



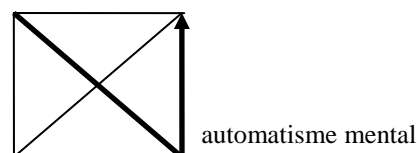
Ici le sujet se fait carrément objet (en soulignant « objet » et non « se faire » qui sinon impliquerait une position perverse : c'est en quoi le démenti est une plaque tournante de ladite « pathologie »).

3.4.2. Paranoïa



Ici le sens auquel le sujet se rend prend tous les caractères de l'objectivité hors de toute supposition. Mais Freud (parlant dans son vocabulaire de « schizophrénie » aussi pour la paranoïa) va au-delà du sens en considérant dans ce cas que le sujet utilise les mot comme des choses.

3.4.3. Automatisme mental et hypochondrie



Ici l'imaginaire domine dans l'objet auquel le sujet est soumis. Car cet objet (qui n'est ni métonymique, ni cause du désir, mais qui reste comme tel inaccessible, quand bien même sa condition d'existence est la saisie de la fonction) appelle à sa propre saisie, cette fois en termes imaginaires.

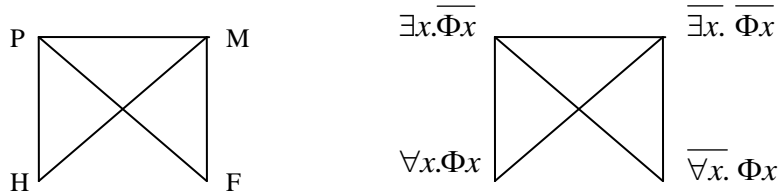
3.4.4. L'appareillage psychotique

Il faut encore souligner la valeur d'ensemble de l'appareillage extensionnel qui prend un relief particulier quand une stagnation de la dynamique se produit à son niveau. Je renvoie ici à la genèse de l'appareil à influencer de Tausk dont Freud fit grand cas.⁷⁰

3.5. Les quanteurs de la sexuation

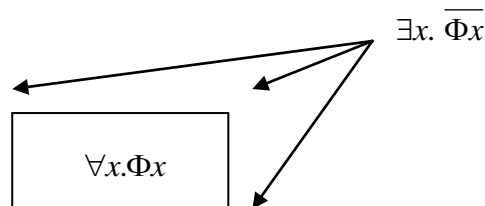
Les mêmes données significantes, négatives et objectales se retranscrivent en termes autrement théorisés que sont les quanteurs de la sexuation. Pour mémoire, l'œdipe se spécifie ainsi :

⁷⁰ Victor Tausk, *Œuvres psychanalytiques*, trad. Payot.



3.5.1. Les spécifications existentielles

Quand tout homme tombe sous le coup de la castration (Φx), il est nécessaire qu'au-moins lui échappe pour fonder cet univers, soit le Père (pour cela même dit « originaire », et en place de nécessité).



Au moins un existe qui échappe à la castration (et la singularité dans la particularité). De là le mythe freudien.⁷¹

Le réel est la récusation de cette position. À quoi on peut identifier le rapport de corps (réel) maternel. Ce refus de l'existentiel fonde la forclusion, et ses conséquences pathologisantes si on ne lui accole pas la structure contrariée de l'existence phallique (spécifiant $\Phi = \overline{\Phi x}$ comme fonction). L'inexistence du rapport phallique spécifie le non-rapport qui dégage le sujet, le corps, ... du symbolique. Sans plus de relation d'échange, le sujet attendant uniquement au poste $\overline{\exists x. \Phi x}$ coupe à tout rapport et s'avère strictement isolé comme lui-même un « simple » objet du monde, et pris en compte ainsi, objet de l'Autre, objet de déplaisir, support du mauvais et de l'extérieur, etc.

Pourtant la discordance, en opérant de façon littorale entre les positions P et M (nécessité et impossibilité, ou plutôt exigence et interdit, *Gebot* et *Verbot*), veille normalement à ce que rien ne se fixe entre $\exists x. \overline{\Phi x}$ et $\overline{\exists x. \Phi x}$, et ce n'est que comme strictement disjoints qu'ils impliquent une telle fixation. C'est au contraire la non-appartenance à soi-même du signifiant (qui ne se définit que de renvoyer à un autre signifiant, qui lui-même, etc.) qui fait jouer de bascule, discordance, entre $\exists x. \overline{\Phi x}$ et $\overline{\exists x. \Phi x}$, soit d'aliénation productrice de séparation. Sans cela le sujet ne s'engendre pas (ne se « parture » pas).

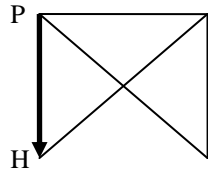
On peut dire qu'on est là au « niveau » schizophrénique de la forclusion.

3.5.2. La question de l'universel

La particularité du Père (discordance existentielle) portée par l'incorporation du paradigme à la syntaxe (et au syntagme) se donne comme singularité. Cette singularité, soit la chose la plus partagée au monde, fonde dès lors l'universel. Et cela se fait sous deux modes conditionnels.

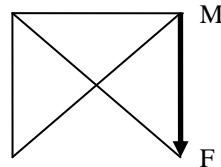
1°) *La raison paternelle*

⁷¹ J. Lacan, « L'Étourdit » : « Il n'y a pas d'universelle qui ne doive se contenir d'une existentielle qui la nie », *Autres écrits*, p. 451.



fonde la position de tout homme (de l'homme comme tout, ou tous, soit les « fils » de Freud).
C'est pour tout homme que la question de la castration est posée. Récusée, elle implique une coupure d'avec la raison paternelle.

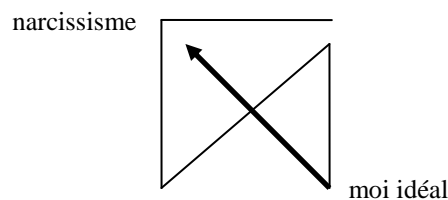
2°) *La valeur maternelle*



fonde le pas-tout féminin (une femme est pas-toute dans la castration) depuis la non-existence de fait d'une position singulière. Une femme reste toujours partiellement liée (pour Lacan de façon indécidable) à sa valeur maternelle. Cela amène Lacan à rappeler que toutes les femmes peuvent par là être dites folles à cause d'un tel lien au réel. Ce passage à l'universel permet d'en inférer la castration dont la non-reconnaissance joue de façon masculine, dans la paranoïa et de façon féminine dans l'automatisme mental. N'était son départ de la position de l'Autre, l'automatisme mental serait quelque chose de tout à fait normal, au même titre que Lacan pointe que le processus primaire est d'obstruction.⁷² Tout cela, explique que la psychose hallucinatoire chronique touche surtout des femmes et la paranoïa des hommes, mais bien entendu sans stricte répartition, puisque la bisexualité vaut dans les deux sexes.

3.5.2.1. *La fonction du délire*

Délirer revient, d'une part, à réassurer la discordance paternelle depuis une des extensions ainsi visée à être déconstruite — sans plus de fixation à ce niveau ; d'autre part, à refonder du sujet en une position narcissique correcte depuis une mise en forme idéale du moi imaginaire (plus que du moi symbolique) :



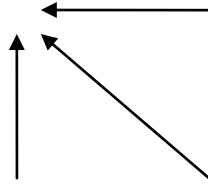
Le délire a ainsi une fonction de mise en place de *Verliebtheit* (pour Lacan : du contingent au nécessaire)⁷³ et, pour Freud, c'est une façon de s'assurer de son narcissisme (« aimer son délire comme soi-même »)

3.5.2.2. *Les trajets « délirants »*

Le délire repart toujours d'un mode extensionnel, « périphérique » par rapport à la discordance (intensionnelle),

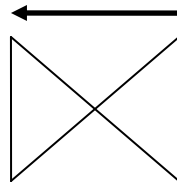
⁷² J. Lacan, *Autres écrits*, p. 354.

⁷³ J. Lacan, *Encore*, texte établi, Seuil, p. 132.



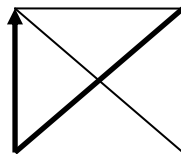
il cherche à remettre en marche cet ordre extensionnel sinon coincé, grâce à un « retour » sur l'intension. Les délires sont des sorties des fixations psychotiques, qui prennent de ce fait le caractère appareillé de leur trajet.

a. Le délire protéiforme de la schizophrénie



Tout objet, toute signification, toute situation d'altérité servira de départ sans rien d'organisé dans le sens (ni par les signifiants linguistiques) : simple passage de l'objet à la signifiante directement, donc de façon multiforme (la signifiante ouvre à n'importe quelle possibilité), puisque rien n'existe ($\bar{\exists}$) pour en organiser la collection.

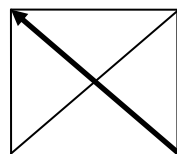
b. Le délire interprétatif



est plus organisé de façon signifiante, puisque la signifiante n'y est réactivée que depuis les signifiants.

c. Le délire hallucinatoire

(au sens de Clérambault et non au sens « imagitatif » de Dupré)



est fondé dans l'imaginaire, d'où la part donnée à l'hallucination (automatisme mental) est étayée.

3.5.2.3. Le rapport à l'objet

est essentiel à tout coup. Le délire vise à son évidement (passage au vide du symbolique, de la castration,...). Le paradigme en est donc le syndrome de Cotard (délire des négations, qui ne sont à mon sens que des démentis), où l'objet, quel qu'il soit, mais touchant le sujet : un organe, l'état-civil, son nom, etc., est annulé. Ensuite le délire se développe sur cette protase de l'évidement de l'objet, tant que le pur symbolique intensionnel n'est pas atteint. Mais la

radicalité de l'annihilation de l'objet rend difficile d'aboutir à la signifiante, sinon à l'infini (élévation temporelle et universalisation du sujet négateur).

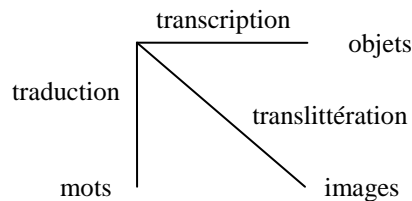
3.6. La structure de l'écrit

Ces données théoriques ne sont que modes d'écriture des états psychotiques du sujet. Dès lors autant les faire valoir comme tels.

3.6.1. La fonction littorale

Quand Lacan définit le littoral⁷⁴ comme le fait qu'un domaine soit par lui-même entièrement frontière avec un autre sans interposition tierce, sans matérialisation de leur interface, j'entends là pour beaucoup la fonction asphérique qui à la fois distingue et relie les termes distingués, comme Freud met en place le concept de barrière de contact. Le littoral est un contact frontière.

Pour moi la fonction littorale est d'abord passage, qui mémorise les termes entre lesquels faire passer. En cela elle est au minimum transcription (mais aussi translittération, traduction) de la fonction en objets, en images, en mots.



Le littoral est passage de l'intension à l'extension et vice et versa.

Être subjectivement coincé à un niveau littoral, c'est ne pas s'autoriser ce passage, c'est rester dans l'entre-deux entre intension et extension.⁷⁵ De là le côté « situé sur la frontière » que prend le sujet — et donc ce qu'on appelle en nosologie des états limites (ou *border line*). C'est que la limite n'y est pas constituante (fonction en intension) et non plus constituée (fonction en extension).⁷⁶

Pour l'essentiel je dirai que le littoral est négation en liant discordance et forclusion. S'il est coupure effective et qu'il disjoint discordance et forclusion, il pathologise : un littoral inopérant est toujours clivage psychotisant, discordant (au sens de barrage). Il mène au délire en impliquant stagnation existentielle et moyen d'en sortir. Parfois le sujet est coincé à ce niveau inopérant même. (Je préfère alors parler de sujet littoral — *i.e.* en position littorale — que *border line*.)

3.6.2. La valeur de la lettre et la forme du caractère

Cependant la place localisée du signifiant dans la chaîne signifiante (et le réseau signifiant), dont il se définit comme passage (représentance) auprès d'un autre qui dépend de lui, est toujours littorale. C'est ce passage localisable qui fait la lettre littorale.

Sans cela on en reste au caractère et à l'inflation moïque (extensionnelle) de sujet qui s'inscrit dans le monde. De là le lien de *Verliebtheit* avec le narcissisme (en opposition au monde). On comprend le caractère à la fois narcissique et idéalement moïque des sujets

⁷⁴ J. Lacan, *Autres écrits*, p. 14.

⁷⁵ Cf. R.L., « Situations littorales », in colloque *États limites ou positions littorales*, 2004, et séminaire 2003-2004 à l'hôpital Esquirol.

⁷⁶ Cf. R.L. « Objet constitué et objet constituant », colloque à Aix-en-Provence, 1994.

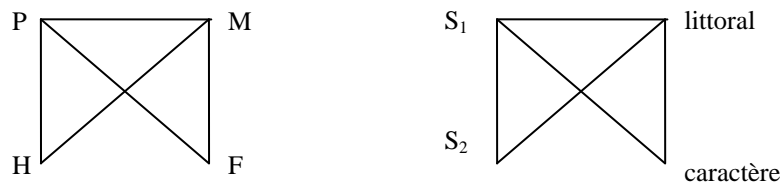
délirants (et pas uniquement l'emphatisation moïque de la paranoïa) qui en oublient autrui et ne pensent qu'à eux-mêmes.

Cette inscription prend un caractère marqué, elle se dessine comme « caractère » — à cheval sur la valeur toujours paranoïaque du caractère psychologique et la façon de caractériser la littoralité d'une lettre, alphabétique ou idéographique. Ainsi Lacan parle-t-il des « moyens de la mise en scène » pour rendre compte de la figurabilité, en particulier celle du rêve.⁷⁷

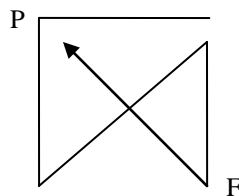
De toute façon, comme la psychose, comme toute interprétation (déconstruction) même non psychotique, l'écriture donne au signifiant un caractère fixé — qui le fait échapper à lui-même. L'interprétation psychotise — même dans la névrose. C'est pourquoi dans la cure analytique elle conduit parfois, en déplaçant le sujet de sa position fixée d'hyper-équilibre psychotisant, à délirer. De là le côté toujours dangereux de l'interprétation analytique — ou simplement de s'y prêter en se prêtant à parler, puisque toute parole appelle réponse —, car on sait alors quand commence le délire sans pouvoir lui « fixer » une limite (une limite alors constituante : en intension).

3.7. L'œdipe

Le complexe d'Œdipe suit le même mouvement que les rapports du signifiant et de la lettre



Je ne reviens pas sur ces faits, et leur reprise théorique, sauf à souligner que la sortie de la psychose par la *Verliebtheit* implique de resituer le sujet dans le féminin



pour réactiver le rapport au Père. C'est pourquoi, en y insistant sous un autre angle, Freud — à mon sens — a parlé là d'homosexualité. Comme la position contingente du pas-tout est valable pour quiconque, homme ou femme, on a toujours loisir de parler d'homosexualité, mais si le sujet ne se rend pas à sa féminité (s'il n'associe pas dans la castration envie du pénis et refus de la féminité)⁷⁸ il reste fixé sur une position psychotique ; s'il en sort par le délire, on n'est pas pour autant fondé à parler là d'homosexualité, sinon en sachant que l'application de ce concept dans ce cas est très dérivé.

3.8. Retour sur la modalité

⁷⁷ J. Lacan, « L'instance de la lettre », *Écrits*, p. 511.

⁷⁸ Freud se distingue là de ce à quoi Lacan le réduit ; cf. « L'analyse finie et indéfinie », trad. P.U.F., *Résultats, idées, problèmes*, t. II.

L'essentiel est de repenser tous ces termes théoriques — dans leurs liens mutuels — en fonction de leur raison modale (en dernier lieu : la contingence pour le féminin, la nécessité pour la paternité).

Circuler dans la structure, ne pas s'y trouver fixé de façon psychotisante, revient à jouer de tous les rapports modaux qui associent les modalités entre elles — et d'abord leur littoralité comme lien du non-rapport (objet impossible, soi-même comme objet impossible, hors fantasme) au rapport (nécessité de l'identification au Père).

*

4. Sortie de la position psychotique

D'expérience, les sujets psychosés sortent de leur position, sauf à ce que l'interlocuteur, l'ambiance, l'institution surtout, la chronicisent. C'était déjà le cas avant l'apparition des traitements neuroleptiques : après les délires les plus excessifs, les choses s'apaisaient, quand bien même cela pouvait prendre vingt ans. Le propre du traitement psychanalytique de la position psychotique et de sa « décompensation » tient à ce qu'il permet d'activer plus rapidement la remise en jeu fonctionnelle de cette position.

Pour parler de sortie de la position psychotique, il nous faut considérer plusieurs cas de figure :

- (1) sortie directe, sans délire,
- (2) délire comme solution,
- (3) sortie du délire lui-même,
- (4) sortie effectuée sans pour autant changement de discours de la part du patient.

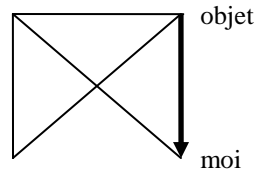
Ces différents cas impliquent que la position structurale de la psychose doive être distinguée de son expression. Et dans celle-ci on doit disjoindre l'expression psychosée elle-même de celle de sa tentative de sortie délirante, voire de la persistance du contenu discursif délirant sans plus de délire. On doit aussi la distinguer de la théorie qu'en donne le sujet, et aussi de son rapport transférentiel au thérapeute (cf. Schreber vis-à-vis de Flechsig).

Je résume ici le fondement de la position psychotique. Au plus simple une telle position correspond à une stagnation à l'un des niveaux (plus exactement, des postes) extensionnels. Cette stagnation dépend,

- dit schématiquement, de l'absence de retour sur l'intension ;
- dit dynamiquement, de l'absence de (ré)activation de la fonction comme telle (intensionnelle) ;
- dit dialectiquement, de la primauté donnée à l'extension sur l'intension, au détriment de celle-ci. Ce ne sont là que façon de dire, mais chacune implique un mode de métaphorisation particulier, autrement dit un devenir symptomatique spécial.

La première façon de le dire implique la persistance sur l'une ou l'autre, ou plusieurs des extensions ; la seconde spécifie l'incapacité du sujet à faire opérer la ou les extensions en cause ; la troisième correspond à l'importance accordée par le sujet aux termes extensionnels dont il dépend plutôt qu'à ce qui est de son propre ressort (narcissique). Chacune de ces présentations est lisible chez Freud : d'abord la fixation (*Fixierung*) sur un objet, une image, un mot ; ensuite le devenir des éléments constitutifs du monde du sujet, détachés de celui-ci ; puis le passage de cette raison narcissique sous le boisseau des éléments spécifiant l'Autre, selon l'abord qu'en donne Freud pour la mélancolie (l'ombre de l'objet tombe sur le moi)⁷⁹.

⁷⁹ Selon deux acceptions au moins de ce qu'est le moi : (1) moi idéal, (2) narcissisme.



Les points-nœud déjà envisagés ont un caractère de liaison entre ces modes de discours :

- entre schématisation et dynamique, la logique (des propositions, des prédicats, logiques modales...),
- entre dynamique et dialectique, la grammaire (rhétorique et sophistique lui sont conjointes) ;
- entre dialectique et schématisation, l'homophonie (comme spécifiant des rapports seconds entre non-rapports et rapports : passage du littoral au trait d'esprit sinon aux remaniements lexicaux des psychoses).

Passer en revue les modes de sortie de « la » psychose, implique de reconsidérer, d'une part, ces différents abords théoriques de la question (les façons d'en rendre compte) ; d'autre part, les différents axes structuraux qui en délimitent l'approche, comme autant de voies particulières de sortie.

Mais, à tout coup, il faudra séparer ce qui est la situation psychotique en elle-même et le délire, la « décompensation » étant à prendre dans ce dernier cas comme tentative de sortie. Sachant qu'il n'y a pas véritablement décompensation et que le délire, comme retour sur l'intension, est bien au contraire compensation, de même qu'il n'y a pas de construction délirante, mais déconstruction, déconstruction de la fixité.

4.1. Conceptions théoriques de la sortie du coinçage

Des abords discursifs différents impliquent des conceptions théoriques différentes de la guérison.

4.1.1. Débloquer la fixation extensionnelle

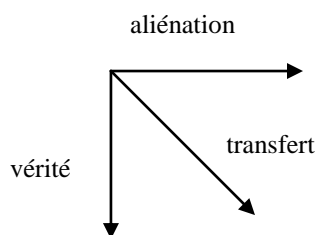
Pour débloquer la fixation extensionnelle, il s'agit de revenir à l'intension. Ici encore deux moments (de forces) différents selon que le sujet n'ait pas encore quitté la fixation extensionnelle, ou qu'il ait déjà tenté de s'en départir.

4.1.1.1. Depuis la fixation extensionnelle

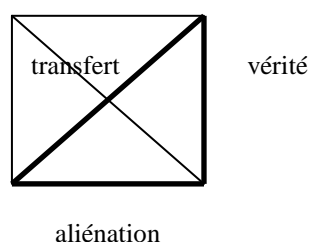
Nous sommes ici dans le cas d'espèce d'un sujet qui est pris dans une position extensionnelle dont il ne peut rien faire. Paralysé sur le plan corporel, incapable de mettre en place un fantasme, sidéré par le discours à tenir, fuyant le lien à autrui, ne se retrouvant pas dans ses marques, n'existant pas en quelque sorte, et étonné de s'en rendre compte. (C'est le genre de question que Freud, en bon névrosé, reporte sur l'objet lorsqu'il se tient devant l'Acropole.)

La question est celle de la mise en mouvement de cette position en soi inamovible. J'ai tendance à penser qu'à défaut d'une articulation déjà efficace mettant en branle ces extensions (puisque c'est là le principe de la position psychotique), il ne reste qu'à compter sur les rapports entre celles-ci. Je considère donc que c'est la dialectique entre les extensions, soit leur organisation comme conscience qui est le facteur déterminant de la sortie du trouble.

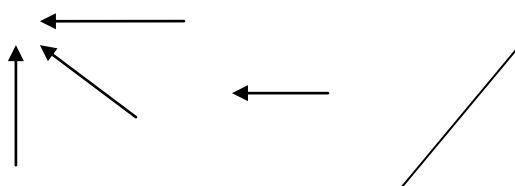
À l'envers de la construction inconsciente dont Lacan développe la structure en termes d'aliénation, vérité, transfert,



l'état conscient implique leurs façons de se coordonner.



À mettre en jeu sa parole, ou sa parole en devenir, depuis ce qui s'organise comme transfert, le sujet repart de son aliénation pour en déterminer ce que Lacan appelle séparation. En renversant les liens de vérité, opère la déconstruction permettant de retrouver la vérité d'engendrement, vérité qui parle en disant Je, depuis les standards de la vérité d'adéquation. Aussi ce qui était imaginaire informe, symbolique insaisissable, devient-il alors accessible,

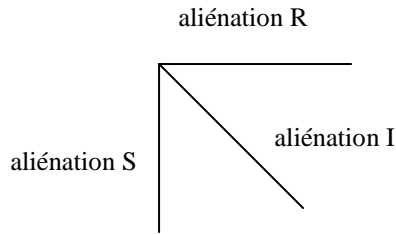


de façon toute rétrogradante comme l'indique le schéma.

C'est d'autant plus possible que chacun de ces termes cliniques (car chacun est le ressort d'une fonction pratique de la cure) réparti sur les différents registres réel, imaginaire, symbolique, de la structure son mouvement d'ensemble. La sortie de la position psychotique s'opère par l'articulation (*Verknüpfung*, le nouage, la parole) de ces éléments de conscience entre eux. Et ce nœud est rendu possible précisément par la mise en jeu symbolique, immédiatement présente, du réel et de l'imaginaire, puisque le symbolique ternarise ceux-ci. L'on peut alors sortir de la dualité oppositive de la psychose. Nombre de patients en ont une « conscience » infuse, puisque fréquemment ils organisent leur transfert sur plus d'un thérapeute. Et impliquer la parole comme ternaire, en général, a la valeur de l'organisation littorale du trait d'esprit, qui dans ce cas permet de dépasser le blocage asphérique par une reprise de la « surface » dans le réseau d'un nœud, et donne loisir de plaisanter le manque d'assise du délire (sa précarité foncière, malgré ce qui en semble), et par là de désangoisser le patient (d'articuler affectivement comme sans fondement ontologique le contenu délirant). Par là se recomplexise la forclusion avec la discordance.

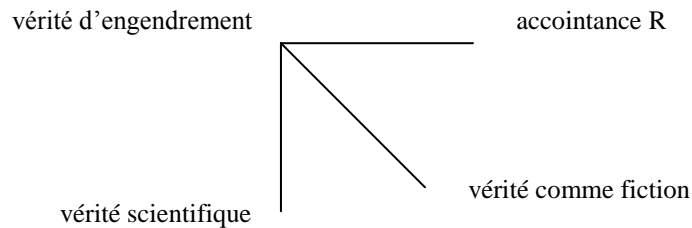
a. L'aliénation

On l'a vu, l'aliénation, se distend sur les trois registres de la structure



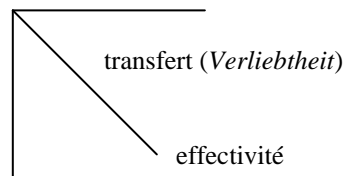
b. La vérité

Lacan distingue la vérité au sens standard, et sa contrepartie fictionnelle, de la vérité qui parle (intensionnelle et donc engendrant la structure). Russell parle lui, en plus, d'*acquaintance* (à situer comme réelle).

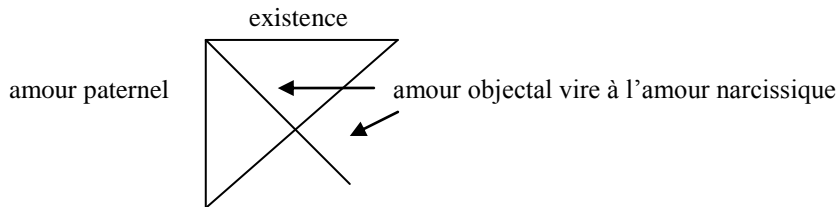


c. Le transfert

En dehors de son effectivité, le transfert est la transposition structurale dans l'espace de la cure des conditions mêmes de la réalité psychique. Ses effets réels sont pour cela même coupés de la réalité standard.



Comme l'on peut relier l'amour au transfert, les modalités de l'amour participent du nouage.



La sortie directe de la position psychotique (sans délire) se fait dans l'amour, la conscience, le transfert (difficile à mettre en place) selon une redynamisation de ce qui est sidéré. À l'analyste de parler dans le sens de cette réactivation et non pas dans une interprétation se voulant vraie de vraie et risquant de coincer autrement le sujet, voire de le faire délirer. Sans rien vouloir représenter par soi-même, l'analyste, en prenant lui-même la parole, participe du nœud, en quelque sorte toujours prêt à l'emploi, puisque vérité, aliénation, transfert opèrent au total dans les trois registres de la subjectivité que sont le réel, le

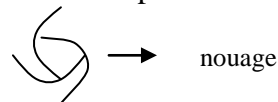
symbolique et l'imaginaire. C'est dire que la position non psychotique est immédiatement toujours plus normale, parce que ternaire, que la position fixée qui dualise, ce qui explique qu'on sorte toujours de sa psychose (sauf si l'on y est maintenu par des tenants incarnés de l'Autre, autrement dit pour des raisons aussi extrinsèques à la subjectivité que peut l'être la biologie.

4.1.1.2. Quitter le délire

À la différence du cas précédent qui ne concernait que le coinçage psychotique lui-même, nous sommes maintenant dans la situation où le sujet essaie de s'en sortir de lui-même. Autrement dit — pour suivre Freud sur cette conception distinguant la position pathogène du mouvement délirant comme tentative de guérison — il nous faut considérer ce qui constitue le délire et la façon de s'en départir.

Je précise : je soutiens que sortir du délire revient à sortir de la position psychotique et non y replonger. Dès lors constituer un délire c'est déjà chercher à s'en départir. C'est en quoi le délire est déjà guérison.

Ici le sujet essaie donc de renouer avec l'Autre, mais depuis une position qui ne fait pas lien, depuis les seules positions extensionnelles, disjointes de l'intension. Aussi doit-il, selon les standards du « retour » sur l'intension, (re)composer de lui-même avec les extensions pour en spécifier l'intension. Cela peut se donner, on l'a vu, en termes de nœud :



en ce que repartir des composants du nœud permet d'en retrouver le nouage.

a. En repartant des constituants divers de l'Autre

Sortir du délire revient à le faire aboutir, puisque sa raison d'être est le retour sur l'intension. Nous verrons au paragraphe suivant à quoi il correspond en termes d'objet. La mise en jeu, surtout transférentielle, de l'Autre implique en elle-même un rapport asphérique qui, au fond, permet de passer de l'opposition à la continuité. Et quand le sujet est prêt à parler, même dans la psychose, le transfert s'organise.

L'image hallucinatoire, quel que soit son registre (audible, visuel,...) met au fond en jeu l'infondé symbolique, le trou (représentance) de la représentation qui justifie précisément la représentation. Dès lors la mise en œuvre de la représentation implique la structure. Encore faut-il introduire le sujet délirant dans un lien psychanalytique, utilisant la représentation, même délirante, dans le transfert.

Aussi, à côté des hallucinations, le discours lui-même met-il en œuvre, surtout avec l'interprétation, les fondements du langage — et le sujet en vient nécessairement à croiser la signifiante sans laquelle il ne peut rien dire de conséquent, toujours sous condition que l'interprétation ne ferme rien et qu'elle soit mi-dire. De la même façon l'automatisme mental peut-il permettre de construire (toujours par déconstruction) la structure (quelque peu modifiée) du discours.

$$\frac{x}{x} \rightarrow \frac{x}{x}$$

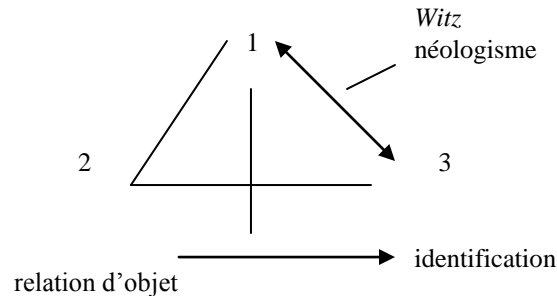
entendu comme lien du sujet à l'Autre :

$$\mathcal{S} \rightarrow A.$$

Aussi le corps, tel qu'il est mis en jeu dans l'expérience délirante, sert-il de support à l'organisation discursive. Il donne assise à l'interprétation depuis chacun des registres réel, imaginaire, symbolique, qui sont les siens.

Encore faut-il que la structure éparse des extensions puisse se reprendre de façon coordonnée. On voit certains patients pris dans un délire paranoïde très diffluent resserrer leur discours au fur et à mesure que les mêmes éléments, repris de rêve en rêve, s'organisent comme inconscients, autrement dit sont subjectivés (narcissiquement) grâce au rêve et dès lors mettent en jeu la signifiante.

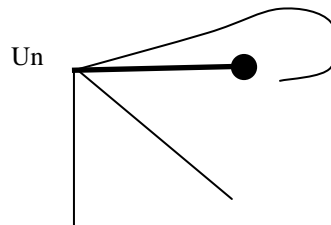
En fait les choses opèrent ici encore sur le mode du *Witz*, du trait d'esprit qui remplace la réalisation impossible d'un désir (amoureux ou agressif), comme non-rapport objectal, par un rapport identificatoire en utilisant le support de la parole en place du passage à l'acte brut.



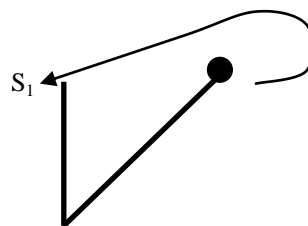
Le néologisme psychotique a cette même fonction. Il n'est fou que tant que l'identification en attente n'aboutit pas.

b. En repartant de l'objet

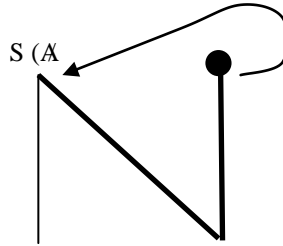
L'objet peut se défaire, en tant que parcours de valeurs, pour retrouver sous celles-ci l'intension qu'elles réalisent, l'unarité jusque-là inopérante.



Il peut aussi transiter par sa reprise en mots en ce qu'ils ouvrent au signifiant unaire.



De même démonter l'image de l'objet permet de reconnaître en quoi l'Autre n'est jamais fondé en soi.



4.1.2. Dynamiser les extensions

Une autre façon de prendre en compte le retour schématique sur l'intension est de faire jouer la fonction quand bien même elle n'est pas encore opératoire. Là encore deux abords de cette dynamisation sont envisageables, selon qu'il s'agit de position psychotique fixée ou de délire qui mobilise celle-ci.

4.1.2.1. Redynamiser les fixations

L'interprétation (au sens de la psychanalyse), prudente, permet de déconstruire les éléments fixés de l'appareillage extensionnel. Il s'agit, depuis la signifiante qui a engendré cet appareillage, d'aller chercher les éléments de ce montage pour les réorganiser en les démontant. Cela met en jeu la pulsion de mort. Reprendre les fixations extensionnelles comme des conséquences de la pulsion de mort, coupées de celle-ci, est essentiel à la démarche. Le sujet s'empêche ainsi de vivre. Non pas qu'il soit dans une jouissance excessive, plutôt bute-t-il sur elle, induisant plutôt un manque de jouissance, une vie réduite à des coordonnées narcissiques qui n'étaient même plus un monde pour lui. De là n'est-il pas concerné par ces éléments qu'il ne peut reconnaître que venant de l'Autre.

Avec la pulsion de mort, c'est la relativisation des conditions (extensionnelles) d'existence qui joue, déplaçant le sujet de ses attaches, mais au profit de choses nouvelles.

Un patient, ayant déjà déliré plusieurs fois, me le dit ainsi : en s'adonnant à la prière (par le langage dit intérieur), sans se rendre à répéter les ritournelles que sont les prières déjà rédigées et ritualisées, il sort de son autarcie et va vers l'Autre (Dieu en fait) afin de pouvoir se ressaisir des choses du monde qui lui échappaient jusqu'à présent. Cette parole intérieure est liée à la parole verbalisée qu'il tient avec moi. Ce double mouvement réorganise une asphéricité qui en devient subjectivement opératoire.

4.1.2.2. Assurer les sorties délirantes de la psychose

Cette fois, le sujet tentant de lui-même de quitter sa position psychotique par la voie du délire, il s'agit de renforcer cette tentative afin qu'elle aboutisse sans pour autant renforcer la forme qu'elle prend. D'expérience, il n'est donc pas question de contredire le délire ni de le soutenir quant à son contenu — mais, aussi longuet soit celui-ci, il s'agit d'amener le sujet à refaire fonctionner dans des rapports multiples ce qui, dans le délire, n'est le plus souvent que monomorphe (sauf dans le délire paranoïde que j'ai envisagé au § 4.1.1.2).

Mais il s'agit surtout de ramasser la multiplicité de ces rapports au niveau de l'intension, toujours plus monomorphe que ses extensions. D'une part, réarticuler de façon disparate le côté prévalent de l'historiation paranoïaque ; d'autre part, reprendre cette dispersion, comme celle éventuelle de l'automatisme mental, ou celle des délires paranoïdes, pour les focaliser sur le trou symbolique, sur l'absence fondatrice, sur leur cause en tant que béante, et, pour tout dire, sur l'incorporation du Père.

4.1.3. Dialectiser différemment les liens extensions-intension

De la même façon, il s'agit de contrebalancer la part prépondérante que prend l'extension vis-à-vis de l'intension.

4.1.3.1 Depuis leur fixité

Si le sens de fixité tient à ce que les plateaux de la balance penchent vers l'extension, il s'agit de donner plus de poids à l'intension. C'est d'autant plus facile quand la logique de l'évidement entre dans le contenu discursif du patient (vide de son existence, barrière vis-à-vis de l'activité, inhibition au contact,...) Utiliser cette conscience de ce à quoi il s'agit d'aboutir, pour en souligner l'intérêt, sans aller trop vite en besogne, renverse l'orientation existentielle du sujet psychotique pour le remettre devant ses obligations non pas à l'égard d'une cause, jamais donnée comme telle, mais, à sa place, un rapport raisons (intensionnelles)/conditions (extensionnelles) qui vise à répercuter la fonctionnalité comme rationnelle jusque dans ses approches extensionnelles. Faire reconnaître en quoi le réel est rationnel est de cet ordre et dès lors le délire lui-même.

4.1.3.2. À partir du délire

La logique du délire, avec son côté sphérique, peut s'appréhender comme la condition locale d'une mise en continuité globale, pouvant rendre le rapport du sujet à l'Autre asphérique. Ici la dialectique des opposés peut être rendue discordantielle afin qu'on lui fasse franchir les étapes vers un plus de symbolisation : renverser le forclusif, quelle qu'en soit l'étape négative d'émergence, vers une positivité qui réceptionne le réel qu'il constitue comme l'assise nécessaire à une affirmation du sujet, liée à l'affirmation de sa contrepartie objectale comme monde.

Tout tient à l'inflexion de l'angoisse dans le sens d'un plus d'énonciation discordantielle : depuis le constat de l'opposition dans la présence de l'opposant (« J'ai peur de lui, parce qu'il est là ») à la crainte qu'elle occasionnerait si c'était le cas (« Un peu plus, il était là », « Je crains qu'il soit là »), comme potentielle, en ramenant, en troisième lieu, cette potentialité au sujet lui-même (« Je crains qu'il ne soit là »). C'est faire passer le registre de la présence du champ de l'Autre à celui du sujet.

4.2. Selon la nosologie établie sur chaque axe extensionnel

4.2.1. Pour la schizophrénie

Il s'agit de repartir du réel comme corps, comme Autre, comme objet... pour utiliser ces éléments dans le sens de leur représentativité de la valeur de plus-de-jouir (cote de valeur). Refonder la jouissance phallique sur le plus-de-jouir est ici essentiel. C'est la rupture de ton ou de style qu'est la fixation schizophrénique elle-même qui constitue le domaine de satisfaction sur lequel établir la raison existentielle du sujet. Car, en dernière instance, c'est sur le clivage que s'établit la discordance comme clivage productif (refente du sujet, pour Lacan).

4.2.2. Pour l'automatisme mental

C'est à prendre en compte ce que l'automatisme mental a de fondé dans le processus primaire qu'on peut passer au processus secondaire et que le sujet se saisira de cette donnée (secondaire) pour la définir comme réarticulation d'une fonction, par définition solution de continuité. Introduire le vide dans la position imaginaire de la psychose, ce n'est au fond que retrouver celui-ci, puisqu'il est toujours déjà là : le vide de l'intension se présente alors comme réalisation d'un vide au sein des éléments tangibles du montage imaginaire.

4.2.3. Pour la paranoïa

C'est de réduire l'assurance que prennent les signifiants grâce au rappel de leur fondement d'unarité (signifiante) qui est essentiel. Non pas qu'il y a à agir dans un sens déterminé pour ce faire, mais bien qu'il n'y a qu'à laisser faire le sujet. En parlant le sujet paranoïaque, délirant ou non, se heurte à l'inanité fondamentale de son discours, retrouve par là l'intension signifiante, même si parfois (pas toujours) cela demande un temps long (parfois compté en décennies).

*

Sans vouloir conclure, il s'agit là d'un tableau synoptique succinct des psychoses, non exhaustif, ne prenant pas en compte toutes les facettes nosologiques.

Je voudrais souligner encore quelques aspects avant de boucler ce texte.

La psychose comme coinçage réel (quel que soit le poste de la structure où il s'effectue) doit être distinguée du choix théorique du sujet qui cherche à rendre compte de sa position et qui s'avère coincé par son propos.

En soulignant le modèle freudien de la chaîne borroméenne, je dirai que la grammaire joue un rôle essentiel dans la psychose, ne serait-ce qu'à considérer en quoi les choses se disent à l'indicatif (que le dire y a valeur indicative) et non pas au subjonctif. L'homophonie y est essentielle, ouvrant à la transformation des mots, qui, changements syntactiques à l'appui, rendent compte de la difficulté de positionnement du sujet.

De plus, la logique en oublie les modalités, touchant par là à l'existence (signifiante) même du sujet.

Tout cela revient à dire que la position psychotique est tout aussi « normale » qu'une autre, simplement moins opératoire ou active que d'autres. Prendre le sujet psychosé comme aussi « normal » qu'un autre lui facilite la tâche, même si « normalement » les choses ne se présentent pas ainsi.